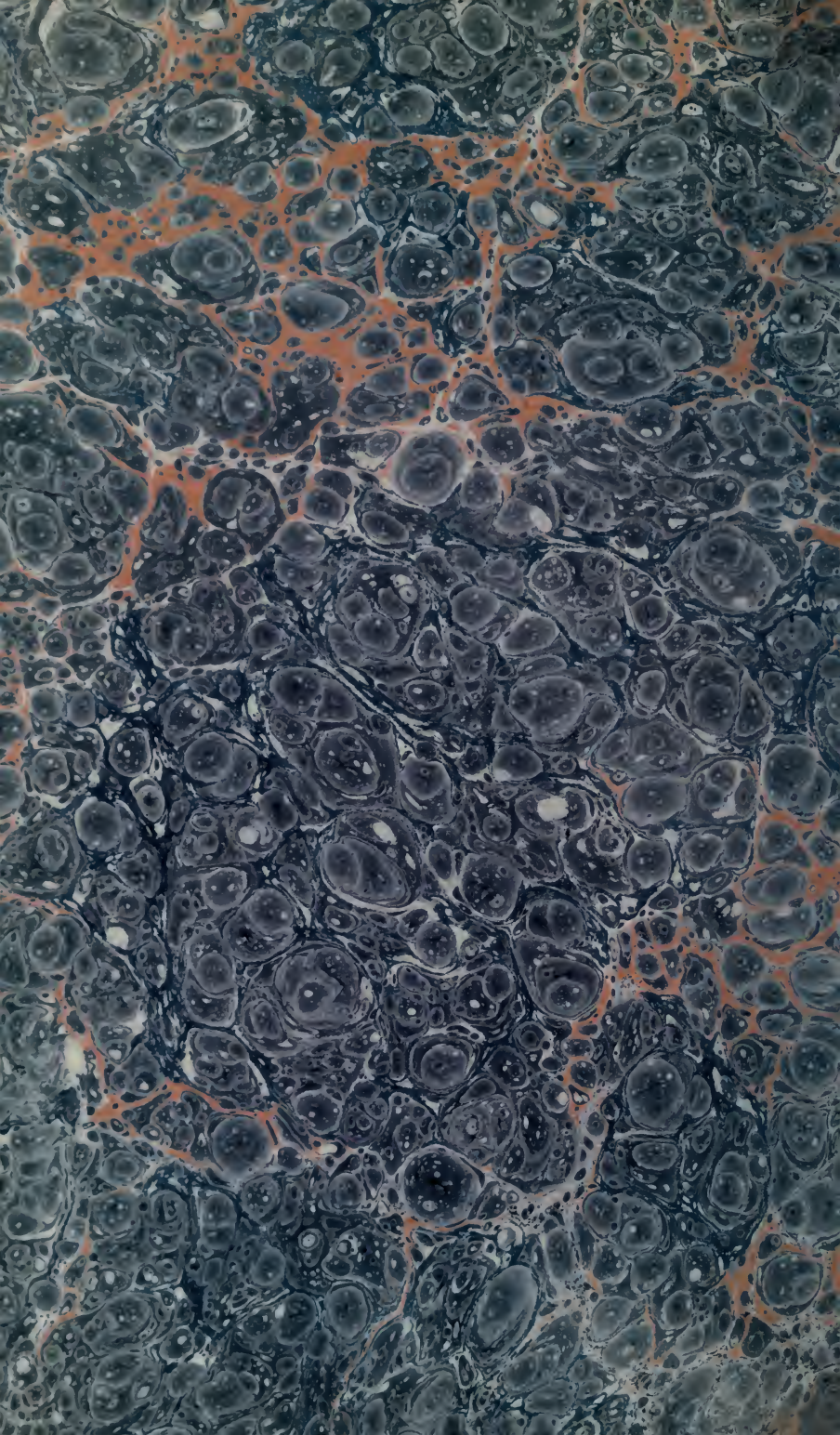
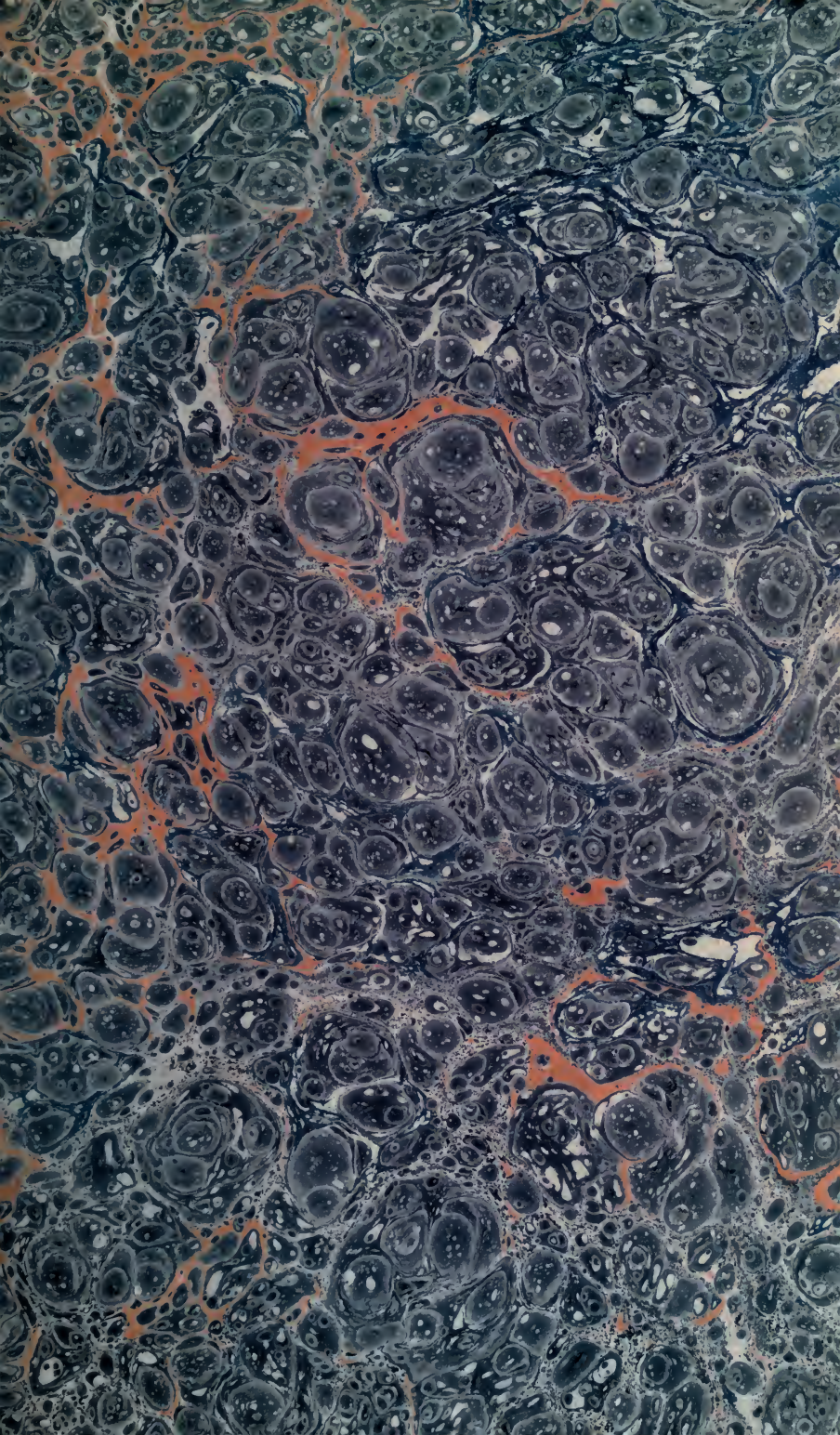
PQ
1954
A7
1803
t.11





OEUVRES
DE
D'ARNAUD.

THÉATRE.

CATALOGUE
DES OUVRAGES DE D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

TOME PREMIER.

Fanny.
Lucie et Mélanie.
Clary.
Julie.
Nancy.
Bathilde.

TOME II.

Anne Bell.
Sélicourt.
Sidney et Volsan.
Adelson et Salvigny.
Sargines.

TOME III.

Zénothémis.
Bazile.
Lorezzo.
Liebman.
Rosalie.

TOME IV.

Ermance.
D'Almanzy.
Pauline et Suzette.
Makin.
Amélie.

TOME V.

Daminville.
Henriette.
Valmiers.
Germeuil.

NOUVELLES HISTORIQUES.

TOME PREMIER.

Varbeck.
Le Sire de Créquy.

TOME II.

Le Prince de Bretagne.
La Duchesse de Chatillon.
Le Comte de Strafford.

TOME III.

Salisbury.
Eudoxie.
Le Comte de Gleichen.

ROMANS.

Les Époux malheureux, *deux volumes.*

THÉATRE.

TOME PREMIER.

Euphémie.
Fayel.

TOME II.

Mérinval.
Le Comte de Comminge.
Coligni.

ŒUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

EUPHÉMIE, FAYEL.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.

263207
14. 1. 32

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, no. 19.

1803 — an XI.

PQ
1954
A7
1803
t.11

BIBLIOTECA

Ch. Eisen, del. *De Longueil Sculp. 1771.*

Mourons.

Acte V. S. derniere.

FAYEL,

TRAGÉDIE,

PAR M. D'ARNAUD.

NOUVELLE ÉDITION.

. . . . . *Furit, æstuat, ardet.*

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation et Privilége du Roi.

PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talens, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, et j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés sauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; et si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs, et à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, et presque toujours l'oubli de la postérité ?

La récompense de l'homme de lettres.

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre terrible ;* c'est le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant sans contredit

Le genre terrible.

un des plus puissans ressorts de l'action théâtrale. Les Grecs et les seuls Anglais après eux, dans quelques scènes, nous ont exposé de magnifiques tableaux de ce genre si *tragique* et si vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de personnes instruites n'ont eu jusqu'ici la force que de dire tout bas, et dussions-nous armer contre nous la malignité de la censure, sachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui sont si nuisibles au progrès des arts.

Corneille assurément est le créateur du théâtre français; il a parcouru la carrière la plus brillante; il est admirable par la variété, la fécondité et la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expression, la noblesse des sentimens; mais ce grand homme, ne craignons point aussi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces discussions politiques, ces tissus de maximes (1)

Corneille a-t-il atteint le but de la tragédie?

(1) C'est cette fureur de débiter sans cesse des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois insupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur et du sublime, au lieu que l'autre n'est qu'un froid raisonneur, qui, par cette étrange manie de vouloir *faire de l'esprit*, répand de la glace sur les scènes les plus heureuses. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raisonnée* qui fait le caractère distinctif de Thomas Corneille, Ariane, le comte d'Essex, et sur-tout la première pièce.

qui font tant de tort à la vivacité du dialogue, ces raisonnemens approfondis sur la nature des gouvernemens, les vastes projets de l'ambition développés, la grandeur romaine présentée sous tant de faces, tous ces moyens si sublimes d'ailleurs et qu'affermit toute la vigueur d'un génie inimitable, sont-ils bien de l'essence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des passions, n'agir que par des mouvemens décidés et rapides, et je ne vois que le cinquième acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur;* c'est là qu'il se rend maître de moi, me fait craindre, frissonner; je suis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleversement des sens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, etc. A ce flux et reflux de mouvemens contraires, à cette mer soulevée, si l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnois l'empire du poëte tragique.

Le cinquième acte de Rodogune, un des plus *tragiques* qui soient au théâtre.

Où Racine a-t-il déployé le spectacle imposant du *terrible*? La magie de son style nous entraîne; il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour, nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche, charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la re-

Racine a-t-il été plus tragique!

présentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées et si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon, plus tragique que Corneille et Racine.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène, le *caractère propre* de la tragédie : mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille et sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance et la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, et qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son Atrée (1) est sans doute le drame qui approche le plus de ce genre *terrible* ; le caractère principal est d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons aussi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis si long-tems, et qui est exécutée à froid, inspire plutôt l'*horreur* que la *terreur*.

---

(1) Quand on dit que l'Atrée est la pièce qui approche le plus du *genre terrible*, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVe. acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connoissions : mais le *terrible* n'est pas le caractère de la pièce, ce sont des beautés d'un autre genre.

La double réconciliation achève de rendre ce personnage révoltant ; quelques beautés qu'il renferme, il inspire une espèce de dégoût ; applaudissons-nous au reste de ce sentiment : il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramène toujours à cette sensibilité, à cette compassion si précieuse pour l'ame, et qui a été désignée dans ces vers :

. . . « La pitié dont la voix,
» Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Au lieu qu'on est tenté de pardonner aux premiers mouvemens de la passion ; on reconnoît la nature de l'homme, on se reconnoît soi-même, et un personnage, qui se trouve dans cette situation, excite toujours l'intérêt.

C'est donc ce premier mouvement de la vengeance, et les transports impétueux d'une des passions les plus cruelles, lorsqu'elle est animée par la jalousie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable sujet de FAYEL. Rien, en effet, de plus vraiment *tragique ;* rien de plus propre à ces grands développemens, qui sont l'ame du drame. Les rôles de Rhadamiste et d'Othello, quelque beaux qu'ils soient, sont inférieurs à celui de FAYEL ; les convulsions de la fureur, l'excès monstrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'espérer pour le bonheur de

FAYEL. Le sujet peut être le plus tragique.

l'humanité ;) les tourmens continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractère que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale* ; c'est Milon le Crotoniate, dont les souffrances se font sentir sous le ciseau du Pujet, et attachent l'œil du spectateur. Le dernier degré de perfection qui se rencontre dans ce personnage, c'est, comme je l'ai déjà observé, qu'on ne peut lui refuser le sentiment de la compassion, sentiment qu'on est bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage : ce mari furieux souffre encore plus que la triste victime de sa jalousie. Quelle excellente morale nous offre le supplice d'un cœur qui est son propre bourreau ! Voilà de ces caractères qu'Aristote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne sache qu'Orosmane qui ait quelque ressemblance avec FAYEL ; encore lui est-il inférieur pour l'activité des mouvemens et pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel sujet que la touche puissante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthousiasme que je l'ai conçu !

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action ; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive et plus fon-

Caractère touchant de Gabrielle de Vergi.

due le tableau de la douleur touchante de Gabrielle. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de Fayel ; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

Vergi. Caractère d'un de nos anciens chevaliers.

J'ai voulu dépeindre dans Vergi un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvemens de la tendresse paternelle.

Raoul de Couci. Caractère d'un jeune paladin.

Le caractère de Couci auroit eu encore besoin d'une touche délicate et brillante ; j'aurois desiré donner une idée de cet esprit de galanterie et de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, et *d'amour pour les Dames,* dont l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don-Quichotte.

La chevalerie a produit peut-être les plus belles actions des Français.

Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, et qu'elle fait encore, sans qu'on s'en apperçoive, la base du caractère national : nous en voyons mille exemples ; il n'y a personne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croisades, ne se sente excité par un vif intérêt, que certai-

nement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaisir ne goûtons-nous pas à voir transporter Lusignan sur notre scène ! quel charmes n'ont pas ces vers pour des oreilles françaises :

» Je combattois, seigneur, avec Montmorenci,
» Melun, Destaing(1), de Nesle, et ce fameux Couci?

Nous aimons à entendre Tancrède dire à ses écuyers :

» Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés :
». . . . . .
» Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
» Telles que je les porte au milieu des batailles,
» Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs
» Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
» Consacrez ma devise, elle est chère à mon cœur :
» Elle a dans les combats soutenu ma vaillance,
» Elle a conduit mes pas et fait mon espérance,

(1) On ne sauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale ;* la poésie rentre alors dans toute la dignité de son origine, et l'auteur dramatique devient le dépositaire des fastes de ses concitoyens et le hérault de leur gloire ; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languissantes, en élevant sur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'est ainsi que le spectacle peut devenir utile, et produire de grands effets; il est vrai qu'il ne seroit pas aussi divertissant que l'opéra-comique, Nicolet, les *comédiens de bois*, etc.

» Les mots en sont sacrés : c'est *l'amour* et *l'honneur.*
» Lorsque les chevaliers descendront dans la place.
» Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu ,
» Pour les suivre aux combats, dans leurs murs est venu...

Ce vernis de chevalerie est une source de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui résultoient de cette Tragédie, c'est-à-dire, que je suis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudissant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet.

Rejeter les accessoires.

Je ne sais si l'on approuvera la loi que je me suis imposée de rejeter le moindre *accessoire* (1). Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux ornemens, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai et d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation? J'avois as-

(1) Je suis presque convaincu que si l'on dépouilloit la plupart de nos pièces de théâtre de tout cet esprit, qui surcharge le sujet, il ne resteroit peut-être pas deux cents vers qui appartinssent réellement au fond du drame ; encore une fois, lisons, relisons Clarisse ; voilà le modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la nécessité des moyens, pour la correspondance des scènes, pour la sobriété des *accessoires*, etc.

surément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, et à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillans, et conserver davantage la vérité du ton et l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte et le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, etc., comme ils ont dû parler en effet dans le siècle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé ; et l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus et l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant et mène plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est là le mérite des anciens, surtout des Grecs. Il est vrai que des beautés qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une pièce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phédre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMMINGE et dans EUPHEMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérile, ne faut-il pas la soumettre au

compas et à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, et ce n'est pas par l'action qui a été mon esclave ; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux, et ensuite de jeter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agissons à-peu-près à l'égard de nos actes tel que ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, et qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bisarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter ? C'est ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Sur les actes.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, et qui les défigure. J'ai toujours observé que la nature étoit la base de tous les arts d'imitation, et qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets*

Parcimonie des passions dans nos drames.

sont-ils ordinairement amenés avec une maladresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, et que l'esprit de la vieillesse est la prolixité et l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent et quelquefois *outrepassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur et d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax et de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second : mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme ; on y retrouve plus son cœur, et tout ce qui nous rapproche de nous est cher et précieux à notre foiblesse ; nous admirons les héros : nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine, si ce n'est ce développement continuel de sentiment (1), et

(1) Ecoutons M. de Voltaire : « Gardons-nous, dit-il, » de chercher dans un grand appareil, et dans un vain » jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence.

ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers sont si éloignés? Pourquoi les rôles subalternes d'Athalie, d'Aricie, d'Eriphile même, ont-ils tant de graces et excitent-ils une émotion qui nous flatte? c'est que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, sans retarder la marche de l'action, et nuire à la vigueur des principaux personnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne sera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux qui n'appartiennent qu'à la parade : ce sera en approfondissant ce sentiment, le vrai principe de l'intérêt, et je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien

L'abondance éloquente de Racine fait son principal mérite.

» Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler » ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne » pouvons trop répéter que quatre beaux vers de senti- » ment valent mieux que quarante belles attitudes. Mal- » heur à qui croiroit plaire par des pantomimes avec des » solécismes, ou avec des vers froids et durs, pires que » toutes les fautes contre la langue : il n'est rien de beau » en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de » l'homme de goût. L'appareil, l'action, le pittoresque » font un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais » le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et » le forcé à la place du simple. Que le décorateur ne l'em- » porte point sur l'auteur : car alors au lieu de tragédie on » auroit la *rareté*, la *curiosité*, etc ».

d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laissés.

La distinction de la *terreur* et de *l'horreur.*

La tragédie de FAYEL me fait revenir assez naturellement au degré précis de distinction qui se trouve entre la *terreur et l'horreur.* Je ne cacherai pas qu'il est difficile de tracer juste cette ligne de séparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de spectacle, et que ces sortes d'ouvrages sont faits pour être exposés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont souvent confondu ces deux impressions qui se touchent de si près. L'épaule de Pelops servie dans un repas à Jupiter et à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante ; ils ont soutenu la représentation de Térée, et de toutes les aventures atroces de la famille d'Œdipe (1) ; il n'ont point reculé d'effroi à l'aspect de Médée égorgeant ses enfans ; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours, dans un sombre silence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troie, et

Les anciens confondoient ces deux impressions.

(1) Je ne comprends pas comment un sujet aussi révoltant, aussi affreux qu'un enfant qui tue son père, et qui devient le mari de sa mère, a pu causer tant de plaisir à un peuple sensible et éclairé. Il fallo t le pinceau de M. Voltaire pour rendre aujourd'hui ce su et supportable.

rassasiant

rassasiant sa vengeance de sang-froid. Homère n'a pas hésité à nous montrer le difforme Polyphème dans l'intérieur de son repaire ensanglanté ; il semble même avoir pris plaisir à s'appesantir sur les détails les plus révoltans. Son sage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile, n'a pas craint de suivre en cela son modèle, et Cacus et son antre ne nous soulèvent guère moins le cœur que le Cyclope et son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres ? falloit-il des impressions plus vives, des secousses plus marquées pour exciter leurs sensations ? ou nos nerfs sont-ils trop délicats ? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter ? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie ? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût ? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion : mais, lorsque je vois qu'à Londres (1) on ne

Qu'est-ce que le goût ?

(1) Othello étrangle sa femme, et après l'avoir étranglée, il reste assis sur son lit ; le parterre de Paris, les loges lui crieroient : retire-toi, bourreau. Les Italiens,

sauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, et qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

S'efforcer d'écrire pour tous les hommes.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes : voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen, ses premiers regards tombent sur ses compatriotes ; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentimens si opposés, de contenter tout le monde ? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'est pas d'une facile exécution ! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante ; je me garderois bien d'en retrancher les ombres ; c'est sans

---

et ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante ; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin*, qui ronge le crâne d'un archevêque, et qui essuie ensuite ses cheveux et sa barbe ensanglantés ; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

contredit le morceau le plus neuf et le plus sublime de la pièce: mais je les ferois paroître à la faveur d'une obscurité(1) que j'éclairerois par intervalles, et par des coups rapides de lumière ; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres : je pense qu'avec ces ménagemens, notre parterre se plairoit à ce spectacle, et que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

Ce que l'on devroit faire en représentant Richard III sur notre théâtre.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet, je ferois élever de la terre et y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu ; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Faire la même chose pour Hamlet.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses compatriotes dans l'île de Lemnos, il pousseroit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs, etc.;

Comment exposer Philoctete sur notre scène.

(1) Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. « Je ne sais pas même si on ne pourroit » pas faire paroître Œdipe tout sanglant, comme il parut » sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières, » Œdipe ne se montrant que dans l'enfoncement, pour » ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique » dans l'acteur, et peu de déclamation dans l'auteur, les » cris de Jocaste et la consternation générale des Thé- » bains pourroient former un spectacle admirable ».

mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se rouvrent, et d'où découle un sang noir et épais.

Savoir rendre Médée même intéressante.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfans : je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jetant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes ; Jason s'offriroit à sa vue, il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfans dans ses bras, et dont l'autre seroit à ses pieds : « Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi » de trembler ? Approche, sois sans pitié, tu » vois tes attentats ; oui, c'est toi qui as commis » tous mes crimes ; c'est toi qui as pu égarer » le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as » conduit dans le sein de cette misérable créa- » ture ! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé » le couteau dans le cœur de mon enfant ». Elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, et en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scène ; je ne sais si je me fais illusion : mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'inspire Médée, et pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentimens de compassion. M. de Voltaire a su risquer avec succès le quatrième acte si *terrible* de son Mahomet : pourquoi la tragédie de la mort de César, un des chefs-d'œuvre de ce grand maître, n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pièces? C'est que le public Français a de la peine à s'accoutumer au cadavre ensanglanté de César (1). Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

On a de la peine à s'accoutumer au spectacle du cadavre de César ensanglanté.

Il est bien singulier que les mêmes spectateurs qui voient depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souvent assez mal-à-propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit, et qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a guère à raisonner quand il s'agit de sentiment, et que d'ailleurs

L'horreur, la charge de la *terreur*.

(1) J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevroit seulement les pieds ; encore ces sortes d'objets doivent-ils moins se voir que se deviner.

pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* (1) comme la *caricature*, la charge de la *terreur ;* respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdroit de la finesse de son tact, et auroit peine à être remuée par les drames attendrissans de l'enchanteur Racine. Sachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens et de nos voisins ; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crébillon et M. de Voltaire ; ce-

(1) « Souvenons-nous toujours, dit un de nos maîtres, » qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible ; » on peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et » la dégoûter.

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la comédie Italienne, on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier : un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, et on voyoit un jet de sang sortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, et l'on ne hasarda plus cette horrible *imitation* de la nature ; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

pendant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution ; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes ; quelquefois aussi l'on s'égare, et il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre, en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissemens sur l'ancienne chevalerie ; en voici donc une légère idée empruntée sur-tout de l'excellent ouvrage de M. de Ste.-Palaye.

Eclaircissemens sur la chevalerie.

L'origine de cette institution militaire ressemble assez aux autres inventions de l'esprit humain ; elle est enveloppée de nuages ; tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mélange d'absurdité et de grandeur, de superstition grossière et de respect pour la religion, de vrai courage et de fanfaronade, de barbarie et de sensibilité, la réunion en un mot du sublime et du ridicule : voilà à-peu-près sous quel aspect on peut envisager la chevalerie ; c'est dans le onzième siècle qu'elle prend une consistance déterminée. Il est aisé de voir que c'est une des émanations de la politique du gou-

La chevalerie a dû sa naissance au gouvernement féodal.

vernement féodal. Il faut nécessairement des signes (1) aux hommes pour les émouvoir : une investiture accompagnée de la majesté des cérémonies, et de la solemnité du serment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Des divers grades de chevalerie.

Celui qu'on destinoit à cet honneur, étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes ; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation ; si ses parens maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour savoir dans la suite user du droit de commander ; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne et en Allemagne, des seigneurs indépendans qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

(1) Il n'est pas possible d'exprimer quel pouvoir les signes ont sur l'esprit humain ; un homme qui posséderoit bien ce langage muet, exciteroit des impressions prodigieuses Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *page;* les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient dans *l'amour de Dieu et des Dames* (1), dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enseignoient son *catéchisme* et *l'art d'aimer.* Il n'est donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fussent à-la-fois galans et dévôts. L'écolier faisoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté et de vertu : c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainsi qu'à la divinité, toutes ses pensées, toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante : il faut pourtant convenir que la simplicité des mœurs et la délicatesse de sentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De là cette *courtoisie Française,* qui dans la suite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité et d'agrément dont notre bel esprit métaphysique et la corruption des mœurs ont fait disparoître jusqu'aux moindres traces ; il s'étoit conservé jusque dans le siècle dernier.

Le noviciat de la chevalerie; on commençoit par être *page.*

Le jeune homme, de l'état de *page,* étoit élevé à celui d'*écuyer.* Il y avoit encore dans

Ensuite on passoit à l'état d'*écuyer.*

(1) L'amant *qui entendoit à loyaument servir une dame,* étoit sauvé suivant la doctrine de *la Dame des belles cousines,* etc.

ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste.-Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à-peu-près dans les mêmes principes ; elles accompagnoient les dames, et étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes ; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartemens, faisoient, comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leurs maîtres, étoient les dépositaires de ses armes, on leur recommandoit la modestie autant que l'adresse, et les connoissances de l'art militaire, des tournois, etc. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de jumens ; c'étoit une monture dérogeante ; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur : d'où est venu le proverbe, *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derrière son seigneur ; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres écuyers, employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

Les fonctions et les devoirs du *chevalier*.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du sang et pour les candidats, qui pou-

voient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouïssoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé, pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincère de toutes ses fautes, plusieurs sermons entendus avec piété : tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col ; le prêtre la bénissoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui, les mains jointes, se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu, des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie ; on finissoit par lui ceindre l'épée ; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée :* c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant ; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres semblables, *au nom de Dieu, de St.-Michel, et de St-George, je te fais chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux, hardi et loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance ou bouclier, et il montoit un cheval,

sans se servir de l'étrier ; le peuple l'entouroit avec des applaudissemens. Quel admirable fonds de préceptes que les réglemens de la chevalerie ! Protéger la veuve et l'orphelin aux dépens de sa vie même, défendre hautement l'innocence opprimée ; embrasser la cause des dames ; soutenir les droits de la religion ; combattre enfin tous ceux qui paroissoient être les ennemis de la justice et de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prescrivoit aux chevaliers.

Des tournois.

C'étoit dans les tournois surtout qu'ils faisoient éclater leur adresse, autant que leur magnificence ; la description de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que ces fêtes étoient aussi intéressantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverses nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes et de héraults crioient aux jeunes chevaliers qui se présentoient pour entrer en lice, *souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas :* paroles admirables qu'on ne devroit pas se lasser de redire aujourd'hui aux descendans de ces braves chevaliers Français, et qu'ils ne devroient point se lasser d'entendre. On nommoit hautement : *un tel esclave ou serviteur de la dame telle ;* ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, et qui leur inspiroient un plus mâle courage. A ce titre de *servant d'amour*, les

dames joignoient des présens, comme voile, écharpe, brasselets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, etc. Les hérault désignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux!* le prix leur étoit donné par la main des dames, et ce qui étoit au-dessus de toute récompense pour un *franc et loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiser à la dame ou demoiselle qui lui présentoit le prix. Un brillant festin, où les vainqueurs étoient assis à côté des princes, des rois, etc. terminoit la fête qui avoit un nombre prodigieux de spectateurs. Ce qui ne paroîtra pas moins singulier que toutes ces cérémonies, la modestie et la timidité accompgnoient l'éclat de la victoire ; les flatteries des poëtes et l'amour des dames ne faisoient qu'encourager les chevaliers favorisés du sort. On s'accorde assez pour fixer au onzième siècle l'origine des tournois ; les chevaliers s'y essayoient au métier de la guerre.

Suite des prérogatives de la chevalerie.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un sentiment moins vif que celui de l'amour ; *la fraternité d'armes* en est une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait constater par trois champions en mêlant de leur sang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, et sou-

La fraternité d'armes.

vent le même lit, image touchante de la candeur et de la simplicité de ces dignes soldats qui n'avoient pas seulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or étoit réservé pour les armes des chevaliers, ainsi que les riches fourures pour leurs manteaux; les moins précieuses s'abandonnoient aux écuyers qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une espèce d'armet argenté aussi, et des manteaux de couleur brun. Lorsque les chevaliers étoient habillés de damas, les écuyers l'étoient de satin, et si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate et toute autre couleur rouge étoit annéxée à ceux-ci : elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs, et des docteurs. Les chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes-d'armes, le penon de leurs lances, et la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste.-Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles et leur dégradation.

Bertrand du Guesclin un des plus zélés partisans de la chevalerie.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien et les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour

animer et élever la bravoure de nos Français (1). L'homme a besoin d'images; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre et l'énergie des idées; encore une fois, avec de la métaphysique, et du raisonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur et leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment et la pensée? Le sentiment est plein de vie : c'est un résultat exquis des sens; et la pensée nous échappe sans cesse comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage et de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de la nation française. Il seroit assez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altère, tout meurt; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force,

(1) Voici un trait qui donnera plus, que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français. *Un chevalier vieil et ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt deux ans et plus*, voit la reine (femme de Saint-Louis) se jeter à ses pieds, et lui demander une grace. Quelle est-elle, *s'enquiert* le chevalier? — De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maîtres de Damiette. — *Très-volontiers, madame, je le ferois, et jà ay eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y escheoit.*

semblable à une boule qui, lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés se ralentit, se traîne, et finit par être entièrement privée du mouvement. Ce luxe, qui est venu tout pervertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leur châteaux pour le séjour des villes, nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems : ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence et la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on représentât sur notre scène lyrique (1) un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable et de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie ; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total que de reparoître du moins au théâtre, il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs et de bravoure.

L'auteur desireroit que la chevalerie du moins reparût sur le théâtre de l'opéra.

Je terminerai ce coup-d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissemens nécessaires

Des habillemens des acteurs qui joueront FAYEL.

(1) J'ai vu avec plaisir s'exécuter ce projet : *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureusement la carrière aux opéra de ce genre.

à ma tragédie ; il s'agit de l'habillement de mes personnages : je suppose qu'on fera quelque attention à ces détails.

Habillement de Fayel.

Fayel doit avoir un manteau de velours ponceau, parsemé de broderies en or, et doublé d'une pélisse noire, la soubreveste de damas ou de satin enrichie de même, et d'une semblable couleur, descendant jusque sur le genou, une large ceinture sur la poitrine avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamans ; à cette ceinture est attachée une dague ; il a encore une fraise ronde et une chaîne d'or autour du cou, des espèces de bracelets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jusqu'aux cuisses, sa toque de velours noir et à l'Espagnole, de forme ronde, élevée environ d'une dixaine de pouces ; plusieurs plumes noires et rouges liées par un nœud de diamans ombragent cette coëffure.

Habillement de Gabrielle.

L'habit de Gabrielle est de drap d'argent, ou de damas ou satin blanc brodé en argent ; son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'hermine ; sa parure est composée de perles et de diamans ; elle a des bracelets de même.

Habillement de Raoul de Couci.

Raoul de Couci a tout ce qui caractérise le chevalier banneret ; il a aussi autour du cou une chaîne d'or enrichie de diamans, son manteau

est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, et parsemé de fleurs d'or; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots : DIEX VOLT, (le signe des croisés); son casque doré est surmonté d'un panache blanc, son écharpe soutenue par une aigrette de diamans, est de même couleur que celle de GABRIELLE; il a des bottines rouges auxquelles sont attachés des éperons dorés; la poignée de son épée est en forme de croix; sa lance dont la banderolle est un ruban blanc, et son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

Habillement du PREUX de VERGI.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL : il a la même étoffe; sa couleur est d'un gros verd; sa fourure est de martre, et ses plumes sont vertes et blanches.

Habillement de MONTLAC, écuyer de COUCI.

MONLAC a un habillement de satin brun doublé de jaune; la première couleur étoit celle des écuyers; son casque est un armet argenté sans timbre et sans panache, en forme de *galerus*; il a les bottines blanches, et les éperons argentés comme l'armet.

Habillement de RAYMOND, écuyer de FAYEL.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître qui habite en ce moment son château; il a les simples habillemens de ce tems; les autres écuyers et officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes d'armes de COUCI sont dans

l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous représente ce qu'on appeloit *miles*.

Il est inutile d'observer qu'ADELE ne porte point de manteau, cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité ; elle n'a aussi ni perles, ni diamans, et d'ailleurs elle est habillée comme sa maitresse. Habillement d'ADELE.

Il paroîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles : mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale ; la moindre négligence en cette partie, fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Molière, parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillemens. Ne point négliger ce qui contribue à l'illusion théâtrale.

Je profite de cette espèce d'entretien littéraire avec le public, pour le prévenir qu'on lui en impose sans cesse au sujet de prétendues éditions faites par l'auteur ; il y en a même quelques-unes auxquelles on a affiché le titre fastueux et en même tems absurde *d'œuvres philosophiques et morales, etc.* Je n'ai point la prétention d'être philosophe, encore moins de m'ériger en légis- On compte plus de vingt de ces éditions subreptices.

lateur de morale : je souhaite seulement que mes foibles ouvrages puissent inspirer l'amour de l'humanité ; je n'ai jamais eu d'autre but : mais ce desir que je partage avec les honnêtes gens qui se mêlent d'écrire, est encore bien éloigné de l'audacieuse manie de vouloir être le précepteur du genre humain : *les hommes sont enfans incorrigibles.* Voilà quels sont les inconvéniens des contre-façons, odieux brigandage qu'on ne sauroit trop réprimer. Je n'ai donné nulle édition générale de mes œuvres ; je les revois tous les jours, et je n'imagine pas avoir encore acquis le droit d'annoncer un corps complet de mes productions. Il y a long-tems que j'ai inséré dans tous les journaux un désaveu formel, à propos de trois volumes de poésie qui portent le titre de mes ŒUVRES, et qui sont un vrai ramas de sottises et d'impertinences. Je n'ai publié jusqu'ici que COMMINGE, EUPHÉMIE, FAYEL, MÉRINVAL, LES LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE, LES ÉPREUVES DU SENTIMENT, et les NOUVELLES HISTORIQUES. A l'égard de mes POÉSIES, je les livrerai à l'impression successivement et dans le même format que les PIÈCES DE THÉATRE, les HISTOIRES, etc. et je craindrai toujours de les avoir fait paroître trop tôt, ainsi que mes autres ouvrages. Transportons-nous

dans la postérité. Que de productions qui aujourd'hui nous semblent intéressantes, seront oubliées ! Il n'y a que la raison et le sentiment qui mettent un sceau durable à nos travaux ; instruire ou toucher, voilà quels doivent être les deux grands objets de tout homme qui écrit ; hors de là, c'est se donner bien de la peine inutilement que d'habiller, soit en vers, soit en prose, des pensées communes et rebattues, où presque toujours le bel esprit est en contradiction avec le naturel. Je le redirai après un de nos maîtres, en prenant la liberté de changer la fin de son vers :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est *durable*.

FAYEL,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGI.
LE SIRE DE COUCI.
LE PREUX DE VERGI.
RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.
ADÈLE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.
MONLAC, Ecuyer de COUCI.
Autres Ecuyers et Officiers de FAYEL.
Autres Ecuyers et Hommes d'Armes de COUCI.

La scène est près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.

FAYEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se lève. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc et de l'autre une tour.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres Ecuyers et officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la scène précipitamment, et s'adressant à ses Ecuyers et Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ÉCUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours sur la scène.*

Retirez-vous.

ADÈLE, *à Fayel.*

Nos larmes...

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADÈLE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah ! je l'ai trop aimée !

ADÈLE.

Vous devez....

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure... à jamais... ôtez-vous de ces lieux,
Tout me perce le cœur ; tout me blesse les yeux.

ADÈLE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux ; daignez m'entendre encore ;
Pour une épouse, hélas ! mon amour vous implore ;
De tous ses sentimens mes regards sont témoins ;

Fayel ne l'écoute pas et montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau, confiée à mes soins,
Et des bras maternels entre mes bras remise,
Toujours à son devoir elle parut soumise ;
L'innocente candeur l'éleva dans mon sein ;
Moi-même à ses vertus j'ai tracé le chemin ;
Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure ?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon...
Mais je ne prétends point éclaircir la raison
Qui me force à punir une épouse coupable.
Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable !

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui... que ses pleurs, dont j'étois si jaloux,
Couleroient vainement dans le sein d'un époux,
Que je puis repousser les impuissantes armes
Qu'un sexe, qui sait feindre, emprunte de ses charmes ;
Ces tyrans séducteurs ne règnent plus sur moi :
Son crime... Ma vengeance est tout ce que je voi.
Oui, d'un œil sans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, sans pâlir des horreurs de son sort,
Ses yeux, que j'adorois, se couvrir de la mort...
C'est elle qui sans cesse, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe et m'assassine !
Que mes maux, s'il se peut, passent tous dans son cœur !
Et... portez-lui ma haine, et toute ma fureur.

ADÈLE.

Souffrez...

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage,
C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage,

Qu'on me laisse. Sortez, et ne répliquez pas.

à Raymond.

Toi, demeure.

Ils sortent consternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *se précipitant dans un fauteuil.*

Le Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame si sensible,
Y verser tant d'amour avec tant de fureur?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse;
Répéte : où?...

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Achevons d'enflammer un poison infernal;
Relisons cet écrit à mon cœur si fatal :

Il tire de sa poche une lettre et lit haut.

« En vain tout combat ma tendresse :
» Elle s'accroît avec le tems;

» Je vous vois, je vous parle, et vous redis sans cesse
» Que vous êtes l'objet de tous mes sentimens,
» Que rien ne pourra les détruire;
» Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans;
» Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
» Et le sort me contraint à cacher cette ardeur!...
» Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon bonheur...

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, et m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre et l'adresse et la fin!
Et je ne connois pas la main qui l'a tracée!
De sentimens divers mon ame est oppressée...
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet?
Que penses-tu? Peut-être une autre en est l'objet:
Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
Je cède à des soupçons, qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son père,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultère,
Répandre l'amertume et l'horreur sur mon sort....
Quand on n'aima jamais avec plus de transport...

Il se lève avec fureur.

Est-ce à moi de douter? On me hait, on m'offense;
C'est en vain que l'amour embrassoit sa défense:

Le crime est avéré. Voilà pour quel sujet
Ses jours sont consumés par un chagrin secret,
D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite,
Qui jusque dans mes bras la poursuit et l'agite!
J'ai découvert enfin la source de ces pleurs,
Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux mystère,
Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire!
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau,
Ma raison complaisante étendoit le bandeau!
Malheureux! j'accusois la seule indifférence
De ces tristes froideurs, qui lassoient ma constance....
Du moins, si j'adorois l'ingrate sans retour,
Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
A force de soupirs, de prières, de larmes...
Eh! qui sent plus que moi le pouvoir de ses charmes?
Elle est sensible! elle aime! et c'est un autre! ô Ciel!..

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le sein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'instruire;
Dis, dis, quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voisin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouse a reçu la naissance,

Le PREUX (1) de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

FAYEL.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit père, il me rendra justice;
Entre sa fille et moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
Qu'elle souffre...Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime est-elle insatiable?
Faut-il savoir haïr comme je sais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, sans doute elle est assez punie;
J'aurai rempli ses sens de douleur et d'effroi;
Elle verse des pleurs.... et ce n'est pas pour toi,
Trop foible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon que tu n'obtiendras pas...
Non, ne soutenons plus d'inutiles combats:
Sachons en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, et sur l'amour l'emporte...
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amène en ces lieux?
à Raymond.
Porte de tous côtés des regards curieux:

(1) On ne peut guère débrouiller l'origine de ces PREUX, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

La plus foible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; sur-tout tâche de t'assurer
Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

Je venois voir ma fille, et près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfans.
Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras d'un père,
Je n'y vois point voler cette fille si chère!
Qui peut la dérober à mes embrassemens?
J'interroge: on se tait, ou des gémissemens
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiète;
Tout présente à ma vue une douleur muette;
Vous-même en ce moment...vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez.... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille.... à ma vieillesse elle seroit ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein,
Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, et toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment ? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement et fierté.*

Votre honneur !

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourmens, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage :
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille... ô justes cieux !

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah ! mon père ! ah ! Vergi ! vous savez si je l'aime !
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême ;
A la cour de Philippe, appelé par le rang,
Joignant à la faveur la noblesse du sang,
Osant même nourrir la superbe espérance

De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE (1),
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins.
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Destains,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vu naître,
Et Français et Mailli (2) servir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des lois,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au séjour, où des lys le ciel fixa le trône,
J'ai préféré les champs arrosés de la Saône;
J'ai marché sur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carrière à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur sublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, sans moi, sur leurs fronts triomphans,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers sanglans;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, seigneur, pour votre fille;
Je suis venu former au pied de vos autels,
D'un hymen desiré les liens solemnels;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse,
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,

---

(1) Guillaume Desbarres, grand sénéchal de la couronne, et qui, par sa bravoure, mérita le glorieux surnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

(2) Quelques historiens ont prétendu que le seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

Lorsqu'amant idolâtre, et toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris....
Elle me haïssoit... elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appesanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de la punir...

Il fait quelques pas, et revient; et après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne et de tristesse,
De rejeter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs et ma flamme:
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les coups;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux;
Jugez s'il est au comble; en croirez-vous vos yeux?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jeté les yeux.* (*à part.*)
O ciel!

Il cherche à se remettre de son trouble,
(*à Fayel.*)
De ce billet je cherche en vain l'adresse,

La fin, le seing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppresse.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hasard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, et la jetant à ses pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous ?

VERGI.

J'écarte un indigne soupçon,
Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.
Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
Comdamner votre épouse, et la juger coupable !
Ce billet, sans dessein peut être ici laissé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adressé ?
Et quand un fol amour osant tout se permettre,
Auroit jusqu'en ses mains fait tomber cette lettre,
Quand son cœur, contre vous en secret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré son devoir, à vos feux insensible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Pensez-vous que l'honneur dont elle suit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à se montrer rebelle,

A l'essor indiscret d'une flamme infidelle ?
Dans une ame formée à de hauts sentimens,
La vertu sait combattre et dompter les penchans;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appesantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent,
La cause de ses maux... C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux et bisarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse!
Et bien! traînez-y donc un père infortuné;
Que mon triste destin par vous soit terminé;
De mon gendre, j'attends cette faveur suprême :
Qu'il m'immole... Ah! Fayel, est-ce ainsi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux!
L'amour a, croyez-moi, des sentimens plus doux :
Il fuit l'emportement, la triste défiance;
Aliment des vertus, il est leur récompense;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,
Et conduit le guerrier au milieu des combats:
Vous rejetez sur lui cette langueur oisive,

Où l'ame d'un soldat peut demeurer captive !
C'est l'amour qui, la palme et la croix a la main,
S'indigne, et vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, et venger sa querelle.
Ah ! que ne puis-je encor, héros si respectés,
O Vienne, ô Beaufremont (1), combattre à vos côtés !
Mais l'âge ici m'enchaîne, et mon sang qui se glace
Ne laisse à mes desirs qu'une impuissante audace !
Aux plaines de Damas, défenseur de la foi,
Allez tenir ma place, et triomphez pour moi.
Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, seul présent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux et votre amour ;
Alors, je vous réponds de son juste retour.

FAYEL.

Gabrielle... mon père... elle seroit fidelle !
Elle n'auroit point lu cette lettre cruelle !
Elle pourroit m'aimer !

VERGI.

Elle vous aimera ;
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :
Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse ;

(1) On sait que ce sont des plus anciennes maisons de Bourgogne.

Je vous l'ai dit : sensible au soupçon qui la blesse,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui se plaît à semer le trouble, les alarmes,
Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant;
Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage se déploie.
Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs soupçons,
Allumé tous les feux, versé tous les poisons;
Tout, la nature même (1) a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages.
Mon caractère altier, violent, effréné,
A son essor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards (2) devenu haïssable,
Chaque jour, me rendoit plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur.
Et dès ce même instant, je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les rassemble et dévore mon ame,
La fureur de l'amour, sa plus ardente flamme;

---

(1) Fayel s'étoit armé contre son père.

(2) Il étoit devenu farouche, misanthrope; l'histoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent et le plus emporté des hommes.

Je livrai tous mes sens à sa séduction ;
Voilà mon seul transport, ma seule passion,
Le soutien, le tourment, le charme de ma vie !
Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
Fayel connoît un maître, et mon tyran jamais,
Ne régna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits ;
Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse,
Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin
Qui ternit de son front l'éclat pur et serein,
Me causent un supplice horrible, insupportable ;
Et... jugez si mon sort est assez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite assez et la haine et l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due :
J'idolâtre une épouse... et c'est moi qui la tue !

VERGI.

Quoi ? Votre bras...

FAYEL.

Mon bras n'a point versé son sang ;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc ;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente !
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante !
C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ses beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste,
Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste....

Allez la rendre au jour ; on vous obéira,
Mon père, à votre voix sa prison s'ouvrira ;
Allez, et dissipez ses mortelles alarmes ;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
Mon amour, mon amour qui va tout réparer ;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
Je suis de mes fureurs la première victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient oubliés ;
Du moins qu'elle me voie expirer à ses pieds.

Il sort.

SCENE IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

Ah ! père malheureux !... accablé de la foudre,
Je ne sais que penser, je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lu ? De Couci j'ai reconnu la main !
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, et nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence ?
Ma fille... seroient-ils tous deux d'intelligence ?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,
Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel...

Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie...
Elle peut soupirer, se combattre, mourir :
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable ;
Elle n'entretient point une flamme coupable ;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jeté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible :
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(On baisse le rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier et une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, etc.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE *est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, et la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, et retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.*

SCENE II.

GABRIELLE, ADÈLE.

ADELE.

MADAME..(*à part*)En quel état elle s'offre à mes yeux!
Madame, écoutez-moi; calmez ce trouble affreux...

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, et reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! Vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs...

GABRIELLE, *relevant la tête, et d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez.

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuse Adèle?
Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins;

Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumière
Vous eûtes entr'ouvert une foible paupière,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille et vous,
Je ne distinguai point ces mouvemens si doux,
Du plus puissant amour le touchant caractère?
Votre mère elle-même....

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mère!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, et vous le déchirez!
De vos secrets ennuis mes sens sont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle... que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes sensible,
Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort;
C'est-ici que la tombe attend ma triste cendre;
Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
Et... je m'y précipite.

ADELE.

Egarement cruel!
Madame, espérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle!... il sait mes maux, il sait mon innocence,
Mes efforts, mes combats... tu vois ma récompense!

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
Le crime rarement jouit d'un long succès.
La vertu malheureuse en a plus de constance,
Un triomphe certain couronne sa souffrance.
Eh, comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
Ces remords dévorans, le tourment des forfaits?..
Ma fille... permettez ce nom à ma tendresse,
Madame, mon amour vous conjure, vous presse;
Adèle suppliante embrasse vos genoux :
Ne la rejetez point, de grace, levez-vous.

Adèle soulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ses bras, et va l'asseoir sur une chaise qui est un peu éloignée de la table.

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE

Tu peux m'aimer, Adèle, et vouloir que je vive!
Ce sommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels secours?
La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême...

Quand mon cœur, chaque instant, armé contre lui-même,
De traits qui lui sont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre souvenir,
Puisoit dans ma raison une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne ;
Quand voulant m'aveugler sur ma sombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affoiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorsque je repoussois la plus légère plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, et toujours renaissant ;
Le soupçon ombrageux qui m'assiège sans cesse,
Avec des yeux jaloux observe ma tristesse ;
Il ne m'est pas permis, au comble du malheur,
De laisser un soupir s'échapper de mon cœur !
Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
C'est dans un noir cachot que je suis entraînée.
De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumière du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel désarmer la furie !
Sans l'avoir mérité, soumise au châtiment,
Eprouvant en secret un plus affreux tourment,
D'amertumes nourrie, et de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageans peut-être réservée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux !
Eh!..Ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups!..
Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuse!...

Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
Que de ses dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces et l'esprit (1),
Des chevaliers Français la gloire et le modèle...

ADELE.

Il le faut oublier !

GABRIELLE.

Je le sais, cher Adèle,
Je sais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir !
Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image,
Qui dans mes sens excite un éternel orage...
Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de son sang arrosé cette terre ?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre?
S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un père a disposé de ma main, de ma foi,
Que je suis asservie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre...Adèle...je m'égare...
Je n'y veux plus songer, et j'en parle toujours !
La raison, le devoir me sont d'un vain secours !
Arrache donc ce trait de mon ame expirante;
Chère Adèle, soutiens ma force languissante;

---

(1) Raoul de Couci a composé des chansons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

Parle-

Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi : pour quel sujet s'allument ses fureurs?
Qui peut envenimer sa sombre jalousie,
Contre de foibles jours armer sa barbarie?

ADÈLE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès;
Il paroît dominé par les plus noirs accès;
C'est un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil, et s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à ses transports livrés,
Par les soupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant, à travers cette fureur extrême,
On découvre aisément que le cruel vous aime...

GABRIELLE.

Il m'aime, chère Adèle! ah! qu'est-ce donc qu'aimer
Si de semblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainsi... j'en suis trop assurée.

ADÈLE.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée :
A vos pieds, d'un seul mot, vous pouvez appeler,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler :
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, et lui soit envoyée,
Qu'il lise....

GABRIELLE.

Est-ce bien toi, qui m'oses proposer

D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice?
Quel crime ai-je commis? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros si féconde,
Voit monter ses rameaux jusqu'aux maîtres du monde(1),
Etoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs si chères,
Etouffer les soupirs de mon cœur mutiné;
D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
Subir, et pour jamais, le joug insupportable;
D'un devoir odieux esclave misérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
Lutter contre des lois que j'ai dû m'imposer;
Trembler, à chaque instant, de surprendre en mon ame
Quelque étincelle, hélas! de ma première flamme;
Redouter d'éclaircir des sentimens confus....
O Dieu! que sans mélange il est peu de vertus!
Et, lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point coupable?
Il n'est qu'un seul remède au tourment qui m'accable?
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne sauroit assez tôt fermer mes tristes yeux.

---

(1) Couci étoit allié aux maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoie, de Lorraine, etc.

Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire ;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire ;
Et qui te répondra, si je vis plus long-tems,
Que ma fierté résiste à des assauts constans ?
Car tous ces mouvemens, qu'à regret on surmonte,
Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les dompte.
Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon estime et de ton amitié...
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler ;
Pour lui, plus que jamais mon cœur se sent troubler,
Dis-lui que cet amour...non, soutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire ;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher... et mourir !

ADÈLE.

Madame....

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où lasse de combattre, à la fin je succombe,
Je voudrois voir mon père, expirer dans ses bras.
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence,
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, et se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *appercevant son père, s'efforce de de se lever, et va tomber dans ses bras.*

AH ! mon père !

VERGI, *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille !...

Il reprend sa fermeté et change de ton.

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien :
Ce mot décidera ce qui me reste à faire :
Dois-je être votre juge ?...

Avec attendrissement.

Ou serai-je ton père ?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon père. Avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, et m'accabler par ce doute affligeant ?
Je sais ce que je dois au rang de ma famille,

A l'honneur de porter le nom de votre fille ;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon père aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI, *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusque dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les sermens d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu ?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attend ;
Je connois de l'hymen les austères égards ;
Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards,
Et...(*àpart.*)qui pourroit,hélas!aspireràmeplaire?
à son père.
Mais d'où vient ?

VERGI *regardant sa fille avec plus d'attention et d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, son fol amour...

GABRIELLE *marquant une espèce d'embarras.*

Seigneur... je vous l'ai dit :
Je ne trahirai point l'honneur qui m'asservit.

VERGI *serrant Gabrielle dans son sein.*

Eh bien! si cette fille à mon cœur toujours chère
N'a point, et je l'en crois, de reproche à se faire;
Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
Dans six siècles entiers (1) ne s'est pas démenti,
Elle a su conserver sa splendeur noble et pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?...

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?... mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
Ma fille... plains Fayel, le feu qui le dévore;
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon père! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourmens qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs... d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;

---

(1) La maison de *Vergi* étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête... enfin il céde, et va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux... qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs;
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, et ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je saurai le traîner jusqu'au bord du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
Ah!...vous savez l'époux que me nommoit le ciel,
D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
Cet effort généreux surpasse mon courage;
Je ne puis qu'expirer, et j'attends ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment...

avec emportement...

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure,
A dévorer des pleurs sous un maintien parjure?
Que ce cœur gémissant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il est accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre....

VERGI.

Arrête, malheureuse ;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse ?
Je frémis ! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un seul de tes soupirs... A quoi suis-je réduit ?

avec attendrissement.

Sais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée ?
Sais-tu... que je te perds, qu'au cercueil entraînée...

GABRIELLE.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe ?

VERGI.

Et dis-moi : que te sert la vertu ?

GABRIELLE.

La vertu
Ne sauroit empêcher qu'on ne soit combattu,
Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse ;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus ;
Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus ;

VERGI.

Que de tes sentimens tu te rendes maîtresse,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une foiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon père! ah! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme?
Ce feu ne s'éteint point, et ces penchans si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je réponds, mon père, de ma gloire,
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort... ne vous opposez pas...
Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupière;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carrière!
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!

A sa fille, d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur,
Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du père de Couci (1) la fierté révoltante,

(1) Enguerrand de Couci, père de Raoul de Couci, avoit joui, sous plusieurs de nos rois, de la plus haute faveur; son caractère dur et inflexible lui fit des ennemis.

M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
De serrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée!
A ce joug accablant soumets ta destinée;
Obéis au devoir; crains surtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi: sans offenser la vérité suprême,
Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même
Ordonnent de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent rester entre le ciel et vous...
Ecoute mes conseils, et cède à ma prière;
Viens auprès de Fayel.., ma fille.

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*

Allons, mon père!

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER *remettant une lettre à Vergi.*

Cette lettre, seigneur, remise dans mes mains...

VERGI, *avec précipitation.*

Donnez...

Il regarde la suscription, (avec joie.)

De nos croisés on m'apprend les destins!

L'écuyer sort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI, *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!

à peine a-t-il lu, il s'écrie.

Ptolémaïs (1) rendue!

Je triomphe!... à la fin te voilà confondue,
Puissance de l'enfer (2)!

Il jette encore durant quelques instans les yeux sur la lettre, quitte sa lecture.

Nos dignes chevaliers,

Il s'adresse à sa fille.

A ce siège ont cueilli des moissons de lauriers.

Il lit encore tout bas, et interrompt encore sa lecture.

Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!
Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!

---

(1) Autrement nommée Acre ou St.-Jean d'Acre, port nécessaire aux chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siège.

(2) C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil sort!
Ah! c'est là pour mon cœur le vrai coup de la mort!

Il reprend la lettre et lit haut.

Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes, (1)
Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes,
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE, *avec transport.*

Et Couci?

VERGI *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a sur la brêche arboré sa bannière,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne et Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre assez:
Mais un jeune héros les a tous surpassés;

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci: son roi lui doit la vie;
Un trait l'alloit percer: on frémit; on s'écrie;
Couci se précipite, et de son corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier;
Le javelot l'atteint...

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours?...

VERGI, *à part.*

Dois-je poursuivre?

Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

---

(1) Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivans, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

GABRIELLE.

Il n'est plus....

Appercevant Fayel, et allant tomber sur sa chaise.

Dieu! Fayel! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL, *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes!
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords...
Qui meurt à tes genoux... pardonne, chère épouse,
Aux excès outrageans d'une ardeur trop jalouse;
Prends pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle... l'amour est toute ma fureur.
Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds... le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon père... à mes efforts unissez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

GABRIELLE, *éperdue de douleur.*

Ah ! laissez-moi mourir.

FAYEL.

Désarme cette haine :
Je te fais de mon cœur maîtresse souveraine...
Non je ne serai plus furieux, ni jaloux :
J'étouffe ces transports indignes d'un époux,
Je saurai repousser ces honteuses alarmes,
Estimer tes vertus, en adorant tes charmes ;
Je veux que tes beaux jours plus sereins désormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des lois à mon ame asservie ;
Au seul soin de t'aimer, je consacre ma vie ;
Mais parle : sur ton front quelle sombre langueur
Décèle un noir chagrin qui surcharge ton cœur ?

Il la regarde attentivement et reprend par degrés son air ténébreux et farouche.

Mon œil surprend des pleurs qui t'échappent sans cesse...
Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse ?
Tu ne me réponds point ?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE, *avec effroi, à son père.*

Mon père !....

Vergi lui jette un regard, et court à elle.

FAYEL, *avec emportement.*

Ah ! j'ai saisi, perfide, ton secret !

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous consumer d'une jalouse flamme!
Vous jetez dans son sein le trouble et la terreur!
Elle n'ose implorer un père en sa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour se déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici son bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau!

FAYEL, *à Vergi.*

Eh bien! par mes fureurs jugez si je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore;
Oui, si jamais le sort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival...
Moi-même je frémis de tant de violence,
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sauroit aimer,
Sans que tous les transports s'y viennent allumer;
C'est la dernière fois, ô trop chère victime,
Que je laisse éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.
Quel mortel sait haïr, sait aimer comme moi!
Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre de baisers et de larmes.

Où mon ame... où mes pleurs s'attacheront sans cesse...

Viens, viens; le plus épris des époux... des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens;
Objet de tous mes vœux, ma chère Gabrielle,
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle;
Ah! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois...

Avec un noble emportement, à Vergi.

Je sers le Ciel, l'État,
Mon père, de ses pieds je m'élance à la gloire;
Je porte ma bannière(1) aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux.

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle, elle est d'un autre côté soutenue par Adèle, ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

---

(1) Les seigneurs bannerets avoient leur bannière particulière, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, etc. C'étoient des espèces de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue et qui souvent en abusoient; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

SCENE

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond, qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son père et Adèle, et il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *à son père.*

Et voilà donc l'époux à qui le ciel m'enchaîne?

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle et l'agite et l'entraîne?
Ses regards enflammés..un si prompt changement!..
Je m'égare... et me perds dans cet évènement.

GABRIELLE, *du sein de la profonde douleur, à son père.*

Il est mort!

(*à part.*) Je succombe et mon ame m'échappe!

VERGI *troublé.*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe.
Couci n'est plus! hélas! que sont mes autres maux?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros;
C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître.
Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître!
Couci, du chevalier a toute la splendeur,
Et de sa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR(1)
C'est moi qu'il faut pleurer! au sein de la tristesse,
Se consume et s'éteint une obscure vieillesse!
Pour la première fois, j'ai connu la terreur:
J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie;
Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.
Le courroux est rentré dans le sein de Fayel:
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel;

(1) Expression consacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour désigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on disoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Espère. Un cœur jaloux en vain s'ouvre à la haine ;
Ma fille, avec le tems la beauté le ramène.
Je ne te parle point de ce tourment secret...
La raison, la vertu t'arracheront ce trait ;
Suis mes pas ; qu'à mes lois ton ame s'abandonne ;
Un ami t'en conjure, un père te l'ordonne.

La toile s'abaisse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

On voit un parc (1) d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre ; dans le lointain on découvre un château, et une tour à côté, etc.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC.

Couci est précédé de sa bannière, et entouré d'écuyers et d'hommes d'armes (2), qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, etc. et un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrasins, et entrelacé de plusieurs palmes, etc.

COUCI *faisant quelques pas, à Monlac.*

Ces drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis,

(1) Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts, et que ce fut ce même Philippe-Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

(2) Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret ; c'étoit la première classe des chevaliers ainsi

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées,
De mes foibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure et le zèle,
M'entretient de ma gloire... et non de Gabrielle !

A ses autres écuyers et hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

A Monlac qui porte la lance et le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi (1).

Les écuyers se retirent.

---

nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur bannière particulière; elle étoit d'une forme quarrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses ; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers et plusieurs domestiques; le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

(1) C'étoit l'écuyer du corps ; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier : celui de Couci est de forme ovale; la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface, comment mes personnages doivent être habillés.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

PARLONS de mon amour...

MONLAC.

Est-ce bien vous, seigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Asie encore admire le courage ?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur ;
J'ai satisfait mon roi, ma patrie et l'honneur ;
Attaché constamment aux lois qu'elle m'impose,
De ma religion j'ai défendu la cause,
Et sans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A sa flamme aujourd'hui Couci peut se livrer.

vivement.

Profitons des momens d'une fête brillante
Qui retient à Dijon (1) la marche impatiente

---

(1) On suppose que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon ; c'est le chemin qui conduit à Paris, et ce monarque effectivement prit par la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne, dès le tems de Charles le simple, avoit ses ducs ; un Richard

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami, (1) tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chère!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hasard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui règne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour;
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour,
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, et briller ses appas;

---

dit le justicier, y commandoit en souverain plutôt qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques momens se séparer de la cour, et quitter le roi.

(1) Couci peut traiter Monlac d'ami : les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons; il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres; ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Elle sera venue y chercher la nature ;
Elle a toujours de l'art rejeté l'imposture ;
Ah ! tu ne connois pas le pouvoir de ses yeux !
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grâce modeste au-dessus des appas,
Peins-toi tous les attraits : voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang et de l'autorité,
Son père, de Philippe (1) imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses alarmes !
Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
Au Louvre avec son père elle fut amenée.

---

(1) Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à la main vouloit s'emparer de son comté ; Philippe fit rendre justice à l'offensé, et l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS (1), dont le noble hyménée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,
L'auguste Elisabeth, franchissant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le Français (2),
Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,

---

(1) C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modèle; sa femme nommée Isabelle, ou Elisabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frère de Lothaire II et de Louis V; Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, et le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse du Français pour ses maîtres; au reste, Elisabeth étoit morte long-tems avant que le roi entreprit son voyage pour la Terre-Sainte.

(2) On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français* ou *à la manière des Français*, ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs :
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse !
Daigna me préférer, approuver ma tendresse ;
Je reçus de sa foi (1) ce gage précieux,
Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
Adorent les faveurs de ma belle maitresse.
Nos mains se présentoient au lien solemnel ;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel ;
Ils sont éteints. L'orgueil, que suit bientôt la haine,
Divise nos parens, et brise notre chaîne !
Je fis jusques au trône éclater mes regrets ;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
Contre moi de Suger (2) on arma la sagesse ;
Je pleurai dans son sein ; je gardai ma tendresse ;

---

(1) Il veut parler d'un bracelet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

(2) Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premières places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains, et régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposèrent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie ; il fut appelé par le roi même et par le peuple, *le père de la patrie*, et il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune, en 1182 ; mais

Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Évita mes regards, je partis sans la voir ;
Mais, hélas ! j'emportai son image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir ?

COUCI.

De presser des liens
Où s'attachent mes jours, et sans doute les siens ;
Gabrielle... n'a pu devenir infidelle....
Sa foi... Dieu ! qu'ai-je dit ? image trop cruelle !
J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs ;
J'ai su l'envisager dans toutes ses horreurs.
Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappelé peut-être,
Où déjà de ma fin le bruit se répandoit ;
Tu sais quel sentiment alors me possédoit :
Tu connois cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obscurcir mes jours:

---

on n'a pas voulu faire une histoire ; on a eu dessein de composer une tragédie, et il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeler ces grands noms qui font époque dans nos annales ; ces sortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national.*

Cet écrit dans mon sein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté dernière ;
J'ai reçu tes sermens, ta parole est sincère :
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don sanglant...
Tu frémis!.. mais j'écarte un tableau qui t'alarme ;
Du ciel en ma faveur le courroux se désarme ;
Il m'a rendu la vie, il m'aura conservé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreuse mort ne ferme ma paupière.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumière :
Je suis encore aimé ; je toucherai Vergi ;
L'inflexible Enguerrand sera même attendri.
Philippe... je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami ;
Philippe, à ses genoux verra tomber Couci :
Il entendra les vœux d'un serviteur fidèle,
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, si d'une main cruelle
Je déchire le voile épaissi sur vos yeux ;
Mais le malheur prévu nous paroît moins affreux.
Vous me parlez, seigneur, d'un prince qui vous aime ;
Avez-vous observé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux osoient se déclarer,
Affectoit de se taire, et sembloit soupirer ?

Le sage Montigni (1) dont la haute vaillance
Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fière, et de simples vertus,
Ce digne chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux et trop opiniâtre;
Sargines et de Roye (2), à ce brave homme unis,

---

(1) Quelle douceur on goûte à rendre un hommage public à la vertu, et que je serois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (bannière de velours bleu céleste, parsemée de fleurs-de-lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houpes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval et alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit et baissoit la bannière royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je desirerois bien étendre l'éclat.

(2) Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure et sa capacité; St.-Louis, au retour de son premier voyage de la Palestine, lui confia le commandement des

Vous donnent des conseils...

COUCI, *avec emportement.*

Qui seront peu suivis :
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES (1),
Courtenai(2) vous embrasse, en répandant des larmes.
Par quel évènement et dans ces mêmes lieux,
S'est perdu ce billet où s'exprimoient vos vœux?

---

troupes qui y étoient restées. De Roye un des dignes favoris de Philippe-Auguste, et appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

(1) C'étoit une espèce d'association consacrée par des sermens et par des cérémonies religieuses ; les contractans baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe, et quelquefois recevoient en même tems la communion; on a, dans l'histoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son tems ; il avoit communié avec le duc de Guise, de la même hostie ; le duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le duc d'Orléans, et l'on sait quelles furent les suites de ces fraternités ; en un mot, l'assistance qu'on devoit à son *frère d'armes*, l'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger ; le connétable de Guesclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frère d'armes.*

(2) Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur... sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejeter
Des présages certains qui viennent me flatter!
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop sensible,
Gabrielle, grand Dieu, non il n'est pas possible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir,
Elle vit, elle m'aime et je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du foible courtisan mon père se fait craindre;
Mais je vaincrai mon père, et le sort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré.
Ne fût-il qu'un instant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivresse éternelle...
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?
Sous tant de coups divers mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre et y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant sur la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le sein d'Adèle, qui la soutient; elle lève ensuite la tête, et d'une voix languissante à, Adèle.*

Je puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chère Adèle... *elle retombe dans la même situation, relève la tête.*
Il n'est plus !.. et je vois la clarté !
De mouvemens secrets le mélange m'accable !...
Je ne sais si je suis vertueuse ou coupable.
Malheureuse ! mes sens sont remplis de douleur !
Est-ce à moi de douter du crime de mon cœur ?
A Adèle.
L'auroit-on pénétré ? *Elle retombe dans le sein d'Adèle. Pendant ce tems, Couci quitte sa situation, lève les yeux au ciel, et va quelques pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle et Adèle avancent sur la scène.*
Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines..mes tourmens..la mort la plus cruelle..
Si

Si du moins il vivoit! *elle apperçoit Monlac.*
Que veut cet écuyer ?
Me trompé-je? est-il vrai ?.. voilà le bouclier...
Mon chiffre... *avec un cri*, l'écusson de Couci !..
COUCI *s'entendant nommer, lève la tête, reconnoît Gabrielle et vole à elle.*
Gabrielle !
GABRIELLE *reconnoissant Couci.*
Couci !
COUCI.
Je puis tomber à ses genoux ! c'est elle !...
Je me meurs... à tes pieds, objet cher et charmant,
Vois d'amour et de joie expirer ton amant ;
Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie;
L'absence ni le tems ne l'ont point affoiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Jusqu'au bord du tombeau, dans le sein du trépas..
Gabrielle en ces lieux ! quand mon ame éperdue...
Eh ! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue ?
Parle, divin objet d'une constante ardeur :
Qu'un regard de tes yeux achève mon bonheur !
Gabrielle est mourante dans les bras d'Adèle.
Rouvre-les à ma voix.. c'est l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi, que le sort vient te rendre...
GABRIELLE.
C'est vous! Couci! c'est vous ! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous.
Elle fait quelques pas comme pour se retirer.

COUCI, *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi !
Gabrielle... aurois-tu trahi cette tendresse ?..

GABRIELLE.

à Adèle. *à Couci.*
Que dit-il ? laissez-moi... laissez.

COUCI *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laisse !
Tu ne m'aimerois plus ?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas !
(*à part.*)
Je m'égare... où cacher mon trouble et mes combats ?

COUCI.

Tu le devrois ? quels sont les malheurs que j'ignore ?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore ;
Par de nouveaux sermens je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi...

GABRIELLE.

Et je l'entends !... *à Adèle.*
Allons, Adèle...

COUCI.

Non, ingrate,
Je ne vous quitte point ; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas.
Ma foiblesse, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous suis cher encore... et quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir...

COUCI.

Votre devoir! qu'entends-je?..

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez... l'effroi me glace, me saisit...

GABRIELLE.

Couci... ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appelez-vous devoir la rigueur de nos pères?

GABRIELLE, *à Couci.*

(*à part.*)
Eh! qu'il est entre nous de plus fortes barrières!
à Adèle.
Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux!...
Seroit-il vrai?... la foudre... un fatal hymenée...

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare... et me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire.

Il tombe dans les bras de Monlac.

GABRIELLE, *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentimens?
C'est un autre que vous qui reçut mes sermens;
Asservie à mon père, au devoir immolée,
Entraînée à l'autel, mourante, désolée,
Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi; de toutes mes pensées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
M'enchaîner toute entière au nœud que j'ai formé...
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Épargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime?
C'est le seul sentiment digne de mon retour,
Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entrés ses bras, le camp vous avoit pu périr;
Vous vivez. Il suffit... c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel?

Adèle et Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez, écoutez...

COUCI, *toujours la main sur son épée.*

Eh ! quel sera mon sort?
Laisse-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence...

GABRIELLE, *avec tendresse et en pleurant.*

Ah! Couci sur votre ame est-ce là ma puissance?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre fureur et ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos lois?
Je vivrai... je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste!
Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les alarmes,
Qui cède au désespoir, et qui meurt dans les larmes!

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est foible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*
L'honneur, le ciel, tout nous sépare...
Pour la dernière fois je vous dis... je m'égare...
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu... souvenez-vous... ne nous voyons jamais...
Elle va pour se retirer.
(*à Adèle.*)
Je tremble que Fayel...

COUCI.

Fayel! c'est ce barbare,
Dont l'amour, justes cieux! possède un bien si rare!
Lui!.. je cours à l'instant l'immoler de ma main...

GABRIELLE, *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein;
Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle;
Elle n'est point assez parjure et criminelle:
Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
D'embrasser vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proscrire une vie à la sienne attachée...
Que ma révolte éclate, et ne soit plus cachée!

Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups,
Sous les yeux de sa femme égorger un époux...
O Dieu ! ma destinée est-elle assez affreuse ?
Quels sont tous mes tourmens! je suis bien malheureuse!
Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, et sentir mes revers...
Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie,
La tache du soupçon et de la perfidie !
C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours consumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel ! la durée est remplie !
Fayel... il n'eut jamais autant de barbarie ;
Gabrielle mourante eût pu le désarmer...

à Couci, en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur.. et vous savez aimer!

COUCI.

Crois que je sais aimer, puisque je vis encore.
Eh bien ! faut-il souffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te respecter,
Mourir de mon amour, sans le faire éclater,
Quand de toi seule enfin mon ame est possédée ?
Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
Qui soulage mes maux, et flatte cette ardeur ?...

avec transport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux souveraine adorée,
Qui toujours de Couci sera idolâtrée...

Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE, *s'attendrissant.*

La pitié, cher Couci!.. Dieu! quelle aveugle erreur!
à Adèle.
De l'abîme où je cours que ton bras me retire;
Elle fait quelques pas.
Guide mes pas, fuyons...

COUCI *se précipitant à ses pieds..*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE, *regardant avec effroi derrière elle.*

à Adèle.
Arrache-moi d'ici...*à Couci.* Je tremble.. leve-toi..

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADÈLE, MONLAC; *officiers et écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle et lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes et fondent sur l'un et l'autre, ainsi que sur Adèle et sur Monlac; Couci veut tirer son épée.*

COUCI.

On m'ôte mon épée! ah! lâches!
Il voit qu'on se saisit de Gabrielle.
C'est... c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmène.

GABRIELLE *que l'on emmène d'un autre côté.*

Il n'est point criminel... que seule on me punisse.

On baisse la toile.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espèce de portière fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, etc., et que leur autorité ne différoit guère de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur et entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers et d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

Qu'on lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans son cœur la mort entre de toute part!

Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance;

Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux et les arrête.

Inventez des tourmens égaux à ma souffrance;
Qu'il se sente mourir...

Ils vont se retirer, il va encore à eux.

Non, pour quelque moment,
Qu'il vive; suspendons un juste châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux savoir son nom, son rang, dans quel séjour,
De quels monstres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine et m'en rassassier,
Je veux envisager mon malheur tout entier.
S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir...
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !...
Je brûle...

A ses officiers et écuyers.

Que chargé des plus pesantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide... ah! je suis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuse victime,

Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'emploierois le secours de la flamme et du fer :
C'est moi qui dans mon sein recèle toute l'enfer !
Oui, je suis déchiré des plus vives blessures,
Oui, je sens tous les maux et toutes les tortures ;
Je mourrai dans la rage et dans le désespoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance:
J'aurai pu jusqu'au bout assouvir ma vengeance.
Je veux... Raymond... qu'il vienne...

Ils sortent.

SCENE II.

FAYEL *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la relève.*

Il est donc dévoilé
Ce mystère d'horreur !... Mon œil est dessillé !
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'alarmes !
Voilà pourquoi ses yeux étoient remplis de larmes !
A mon ressentiment ne crois pas échapper :
C'est au cœur d'un rival que je veux te frapper ;
C'est là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant...
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié !.. qui ! moi ! quand Gabrielle

Pour un sensible époux ne fut pas moins cruelle !
Eh quel est mon destin ?... Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrémité !...
J'étois né pour aimer avec idolâtrie ;
L'amour, l'amour eût fait le bonheur de ma vie ;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux ;
Tout se fût ressenti du charme de mes feux....
Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne !
Je n'ai pu, misérable ! inspirer que la haine !...
Eh bien, livrons-nous donc à toutes ses fureurs ;
Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtrière ;
Répandons mes poisons sur la nature entière.
Oui, puisque l'on me pousse à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *faisant avec vivacité quelques pas au-devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourmens tarde bien à paroître !
avec chaleur.
Eh bien... dis... le pays, le nom, le rang du traître ?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,

La valeur, tout annonce un de nos chevaliers ;
Son front n'est obscurci d'aucune ombre de crainte ;
Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte ;
Il a vu sous nos coups tomber son écuyer,
Et son orgueil encor paroît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil insolent, je saurai le confondre ;
Il garde le silence ? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble seulement éclate dans ces mots :
« Elle n'est point coupable, et j'ai causé ses maux ! »

FAYEL.

Elle n'est point coupable !

RAYMOND.

A cette sombre idée,
J'ai surpris le secret d'une ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes soins heureux,
Je puis donc à-la-fois me venger de tous deux !
Ah ! je goûte d'avance une cruelle joie !
L'une et l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le spectacle et l'horreur de leur sort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND, *avec étonnement.*

Gabrielle, seigneur !...

FAYEL.

Gabrielle, elle-même....
Oui, je déchirerai... plus que jamais je l'aime!...
Des traits qui m'ont blessé, voilà le plus mortel!
Et n'être point aimé!... ce rival... juste ciel!...
Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance,
Porter son châtiment, prolonger sa souffrance?
Ne peut-il que mourir? qu'est-ce que le trépas?
La fin de la douleur!....

A Raymond et en regardant du côté des portes.

Et je ne le vois pas!
Et mes yeux ne sont point fixés sur son supplice!

RAYMOND.

A l'instant il paroît.

FAYEL.

Raymond, et sa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons aussitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour?

RAYMOND.

Dans ses larmes noyée, accablée et mourante...

FAYEL, *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprends-tu? Gabrielle expirante,

Va, cours à la prison...

Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui et l'arrête.

Attends... je veux savoir...
Jusqu'aux moindres horreurs de ce forfait si noir,
Développer le fil de cette perfidie...
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie !

Il s'appuie la tête sur un fauteuil.

Que je suis malheureux !

Il reste quelque tems dans cette situation, ensuite avec vivacité à Raymond.

C'est toi, cruel, c'est toi
Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi ;
Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible;
Tu sais que des mortels je suis le plus sensible...
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit ?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur...

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à ses genoux déposant mes alarmes,
Je dissipois son trouble, et j'essuyois ses larmes;
Mes transports..pour jamais ils alloient se calmer;
J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer :
Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,

Pour

Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur !
Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé ?
Mon amour violent en auroit triomphé.
Laisse-moi, malheureux, va, sors de ma présence,
Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire, et Fayel se promène seul sur le devant du théâtre quelques instans.

Reviens, reviens ; dis-moi: songe que je t'entends,
Que le sang va couler dans ces affreux instans.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connoître,
Vers ces bois le hasard l'aura conduit peut-être..
Les observois-tu bien? quels étoient leurs discours?
Il y va de ma vie, il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu...

FAYEL, *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle...

RAYMOND.

On l'a surpris, seigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ses pieds !. et son trop foible époux
Le bras levé sur elle, a retenu ses coups !

Et mon aveugle amour étoit prêt à l'absoudre!
Le crime est avéré : laissons tomber la foudre.
Ah! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuse mes transports; tu dois me pardonner...
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, si l'on daignoit me plaire...
Ce n'est donc qu'à toi seul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit se confier !
Tout irrite mes maux; nul espoir ne me flatte...
Il étoit à ses pieds !.. tu mourras, femme ingrate;
Rien ne peut te sauver.

à Raymond.

Allons, que ma fureur
Remplisse ce séjour d'épouvante et d'horreur;
De la soif de leur sang mon ame est dévorée...
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée;
Vers Dijon empressé de retenir le roi,
Qu'il coure lui porter (1) son hommage et sa foi...
Les rois, tous les humains, et le ciel et la terre,
Je hais tout, et ma haine à tout livre la guerre...

---

(1) Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été secouru par Philippe-Auguste dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, son souverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, etc.

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND, *troupe d'écuyers et d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, et n'ayant ni casque ni épée.*

FAYEL, *tirant le poignard et courant avec impétuosité sur Couci.*

Ah! je perce ton cœur!

Il s'arrête, et remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,
N'y rentre point encor; que sur ce cœur pervers
La mort, prête à frapper, demeure suspendue!
Il faut me découvrir.... que je souffre à sa vue!...
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours....
Ou les tourmens...

COUCI.

Tu veux irriter mon courage...
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Écoute-moi, Fayel: je te hais, et te plains.
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence;
J'ai vu de près la mort, et j'appris à mourir.

Plus ferme encor, je sais, et me taire, et souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, et me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain;
Épuise sur mes jours ta cruauté jalouse :
Mais réponds : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu...

FAYEL *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,
Traître? étoit-ce à ses pieds?.. et tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis assouvir ma furie!
Le trépas...

COUCI.

Va, c'est moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.
Tu me ravis un cœur... tu m'ôtes tout, Fayel!...
Ah! le trait de la mort n'est pas le plus cruel :
Il est d'autres tourmens, ame atroce et barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois...

FAYEL, *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois ?

COUCI.

J'adorois Gabrielle ;

Fayel dans ces momens est livré à toutes ses fureurs, il se promène à grands pas sur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

FAYEL, *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus ?
Quel éclair m'a frappé ?... pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse !...
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux!

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux !

FAYEL, *avec un cri.*

C'est Couci! dans mes mains!... plaisir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, et mon bonheur commence!
C'est Couci ! ce rival... qui sans doute est aimé !...
Quel trait!.. ah! mon courroux s'est encore allumé!

à ses écuyers, etc.

Avancez le tourment qui doit punir ce traître ;
Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître ?
Frappez.

Plusieurs de ses écuyers tirent leurs épées et vont pour frapper Couci.

COUCI, *avec une tranquillité dédaigneuse, à Fayel.*

On te disoit chevalier !

FAYEL, *sortant de sa fureur, et prenant un ton plus modéré.*

Et c'est toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me dois !

à Couci avec transport.

Couci vient d'empêcher que mon front ne rougisse !
C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier :
Tu vas voir si Fayel est digne chevalier !
La honte m'eût flétri ; ton attente est trompée.

à ses écuyers, etc.

Qu'on détache ses fers ; donnez-lui son épée ;
Qu'on m'apporte la mienne...

Ses écuyers sortent.

Allons, c'est dans ces lieux ;

Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous deux,
De ton sort et du mien que le glaive décide.

On détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient sortis, reviennent et apportent l'épée de Couci et celle de Fayel; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejetons loin de nous
Ce qui peut affoiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir; c'est le prix que j'envie,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie!

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond.

Il l'amène sur le bord du théâtre, et d'une voix moins élevée.

Si, trompant ma fureur,
en jetant les yeux sur Couci.
Mon destin ennemi, le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, et j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle;
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien,
Surtout de mon trépas qu'elle ne sache rien;

Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci sous mes armes succombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainsi que Fayel.

(à ses écuyers, etc.)

Si le ciel protégeoit un rival détesté,
Laisse-le de ces lieux sortir en sûreté ;
Qu'on suive en tout les lois de la chevalerie ;
Que ma haine survive et non la perfidie.

à ses écuyers, etc.

Allez, nous combattrons, nous mourrons sans témoins ;
Pour croire à son honneur, je ne le hais pas moins :
Mais l'un et l'autre ici se rendent trop justice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

SCENE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL, *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

Songe à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu ;
Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu ;

L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève :
J'ignore donc la crainte, et brave le danger ;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger :
Mais... mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagemens, perfide, j'entrevoi
Le sentiment secret qui t'impose la loi ;
Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate :
Tu ne le seras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, sans doute, Fayel, je crains de l'offenser.
Va !... j'aime plus que toi. Tu brûles de verser
Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre ?
Hâte-toi : de ses flots abreuve cette terre ;
Tranche des jours affreux...

FAYEL.

Ah ! barbare, c'est moi
Qui desire ma fin, et qui l'attends de toi ;
C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse
Un trépas qui le fuit, et qu'il poursuit sans cesse...

à Couci, avec transport.

Trompe-moi sur mes maux, dis-moi : lorsque Vergi...
Pourquoi m'a-t-il caché ?... tout est mon ennemi !
Quand sa main préparoit ce nœud, ce nœud horrible,

Sa fille... à ton amour étoit-elle sensible?
La seule obéissance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?
Ne crains point d'irriter une funeste flamme;
Verse tous les poisons jusqu'au fond de mon ame:
Elle t'aimoit?

Il regarde Couci d'un air inquiet.

COUCI, *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi...
Si son père eût voulu...

FAYEL, *avec fureur.*

Ton trouble t'a trahi.
Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah monstre! à ma furie...

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en se battant, dans les coulisses; on entend encore le bruit des épées, quelque tems après qu'ils se sont retirés.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point : c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND, *empressé de suivre Fayel qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur son côté.*

Votre sang qui s'élance!.. Arrêtez... un instant...
Acceptez de ma main le secours bienfaisant...

FAYEL, *tombant de foiblesse dans un fauteuil, prenant un ton concentré et ténébreux qu'il gardera jusqu'à l'avant-dernière scène.*

Laisse-le s'échapper ; par torrens qu'il jaillisse!
Je ne puis assez tôt terminer mon supplice!

RAYMOND, *raccommodant l'appareil de la blessure de Fayel.*

Souffrez...

FAYEL.

Ami, je cède à tes soins généreux :
Oui..que mon ame encor ne rompe point ses nœuds!
O ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le tems de se venger! tonne ensuite, et qu'il meure.

Il garde un profond silence, et tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux!
Le calme assoupiroit ses accès furieux?

FAYEL, *se levant avec impétuosité.*

Je sens de mes transports croître la violence,
Et je cours préparer... la plus grande vengeance.

d'une voix plus sombre.

Je veux que la nature en frémisse d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur...
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine ;
Moi-même... je frissonne.

RAYMOND, *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouse...

FAYEL.

Fayel... saura mieux se venger.

RAYMOND.

Quoi, seigneur!

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'est qu'un trait ordinaire;
Oui, la mort la plus lente est le terme des maux :
Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux.
Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, et.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle assez souffrir.. grand Dieu! je l'apperçoi..
Dis-lui qu'elle m'attende, et reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle est échevelée et mourante dans les bras d'Adèle qui l'amène lentement sur la scène.

RAYMOND, *à Adèle.*

Vous pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
A ses regards ici va bientôt reparoître.

ADÈLE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de sa douleur.

Raymond se retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADÈLE, *en regardant sa maîtresse.*

HÉLAS! de ses chagrins tout accroît la rigueur!
Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde,
A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde!
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!
Il ne lui reste plus d'autre consolateur;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!..
Madame, ouvrez les yeux.

GABRIELLE, *revenant à la vie, et avec un long soupir, à Adèle.*

Quelle est sa destinée?

ADÈLE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi! tu ne m'entends pas?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
Pourquoi mon ame lasse et de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
Chère Adèle... instruis-moi du destin de Couci;
C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici!

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumière sûre

Qui pût nous retirer de cette nuit obscure :
A mes regards, soudain Raymond s'est dérobé.

GABRIELLE.

Couci sous la vengeance auroit-il succombé ?

ADELE.

Madame, tout se tait, tout présente à la vue
Une épouvante sombre en ces murs répandue ;
Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;
Il paroît méditer quelque projet affreux ;
La terreur l'environne, et le trouble l'égare...
Dans un morne silence, un festin se prépare...

GABRIELLE.

Adèle, qu'as-tu dit ? un festin ! dans ce jour !
Le crime et le malheur menacent ce séjour.
Ciel, épargne Couci! Couci n'est point coupable:
C'est à moi d'assouvir un courroux implacable.
D'une vie odieuse, ô Ciel, romps les liens,
Et veille sur des jours bien plus chers que les miens!
Ma pitié, chère Adèle, a peine à se contraindre..
Mais de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre?
O vertu, pour fléchir sous ta sévérité,
Faudra-t-il étouffer jusqu'à l'humanité?
Tu me reprocherois mes secrètes alarmes?
Ah! du moins permets-moi la douleur et les larmes.

ADELE.

La source de ces pleurs peut-elle vous tromper ?

A de jaloux regards, croyez-vous échapper ?

GABRIELLE, *avec une espèce d'emportement.*

Eh bien! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui ;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime;
Je viens à mon tyran présenter sa victime,
Je viens justifier son courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de sa main.
Il est tems que ses yeux pénètrent mes blessures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Est-ce donc triompher, et suivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu,
De borner ses efforts à renfermer sa honte,
De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte ?
Je rougis de manquer à la sincérité ;
Ma bouche a trop long-tems trahi la vérité.
Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
Et... qu'un autre a sur moi conservé sa puissance.
En un mot, qu'il me frappe, et sauvons à ce prix...

ADÈLE.

Dieu ! quel égarement agite vos esprits ?

GABRIELLE.

Oui, grace au ciel ! le crime aisément se devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine...
Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné ?
Comment...pour quel sujet..et quand est-il donné?

Lorsque

Lorsque tout prend la voix du sinistre présage....

avec vivacité.

Mes yeux... mes yeux, Adèle, ont percé le nuage ;
La tempête est finie, et j'entre dans le port :
Ce festin qu'on apprête, Adèle, c'est ma mort.
Je pénètre Fayel et son affreux silence ;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance :
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,
Crois-moi, seront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte est certaine, et la main est trop sûre..
J'embrasse avec transport ce favorable augure ;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux ;
Je vole à cette table, Adèle : mais je veux
Justifier....

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADÈLE, RAYMOND.

Fayel paroît dans l'enfoncement du théâtre ; il parle à Raymond, Gabrielle va se précipiter à ses pieds.

GABRIELLE, *vivement.*

SEIGNEUR, voyez couler mes larmes ;
Je le sais, contre moi je vous prête des armes...

FAYEL, *troublé.*

à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends...

Il veut faire relever Gabrielle.

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon sort soit terminé!
Mais l'innocence doit!..

FAYEL, *d'une voix sombre, et la forçant de se relever.*

Non: levez-vous, vous dis-je...

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puisqu'un époux l'exige...

Elle apperçoit l'appareil plein de sang sur le côté de Fayel.

Dieu! vous êtes blessé!

FAYEL, *en la considérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE, *regardant de tous côtés, ensuite se tournant vers Adèle, d'une voix basse et effrayée.*

Il est mort... ah! je cède au trouble qui me presse...

à Fayel.

Seigneur... apprenez-moi.

FAYEL, *courant à Raymond, et d'un ton furieux.*

Vole : que l'on s'empresse.

RAYMOND.

Quoi ! vous pourriez, seigneur...

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir.
Et, quand il sera tems, tu viendras m'avertir.

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL, *courant à Gabrielle et avec une fureur concentrée.*

Je t'entends... ma fureur...

GABRIELLE, *prosternée à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie ;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie !

FAYEL.

Non, tu ne mourras point... j'aspire à cet instant !
Tremble : tu ne sais pas la peine qui t'attend ;
Non, tu ne mourras point.

Courant vers Adèle avec emportement, et l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.

Je te sépare d'elle,
Et pour jamais ; va, sors.

GABRIELLE, *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle!...
Et! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?..
Elle a vu commencer le destin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame et mon dernier soupir?
Qui du triste linceuil daignera me couvrir?...
Ne me refusez pas...

FAYEL, *à Adèle qu'il pousse avec colère par le bras.*

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

Adèle sort, en regardant plusieurs fois sa maitresse, et en levant les yeux au ciel.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *agité, parcourant le théâtre.*

Ces perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE, *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!...

FAYEL, *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris ;
Tu ne le verras plus ; du séjour que j'habite,
A Vergi désormais l'entrée est interdite.

GABRIELLE.

Mon père aussi, cruel ?

Elle lève les mains au ciel.

Espoir des malheureux,
O mon Dieu ! sur mon sort daigne abaisser les yeux ;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame !

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel...

GABRIELLE, *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouse de Fayel.
Privez-moi de la vie, et laissez-moi ma gloire ;
Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire...
Cessez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père,
Ce cœur qui gémissant de son devoir austère,
A su pourtant garder son honneur et sa foi,
Se soumettre à l'hymen, et respecter sa loi...
Ah ! je suis malheureuse et non pas criminelle.
Ne vous suffit-il point d'immoler Gabrielle ?

Sans flétrir sa vertu, prononcez son arrêt,
Mais épargnez des jours qui...

On observera que Fayel, pendant toute cette scène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, et Gabrielle n'a point quitté sa situation.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND, *à Fayel et d'un ton pénétré.*

SEIGNEUR... tout est prêt.

GABRIELLE, *à Fayel.*

On disoit qu'un festin...

FAYEL, *la regardant avec une sombre fureur et d'un ton recueilli.*

Vous serez satisfaite...
Il vous attend. Allez.

GABRIELLE, *entraînée par Raymond.*

Combien je te souhaite,
O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!

SCENE VIII.

FAYEL *seul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

QUELS affreux mouvemens s'élèvent dans mon sein!
Sur la coupable en vain je déploierois ma rage?

Ciel ! celui qui punit souffre-t-il davantage ?
Il est donc vrai, Fayel : pour toi plus de bonheur !
Tu ne peux désormais inspirer que l'horreur ;
Tu ne peux plus aimer !.. eh bien ! sentons la haine ;
Par les tourmens d'autrui, je charmerai ma peine...
Si le sort à présent terminoit mon destin...
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin ?...
Ah ! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les momens qui me restent à vivre.

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *allant au-devant de Raymond qui est dans le plus grand accablement.*

Enfin suis-je vengé ?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur !
Oui, vous l'êtes... grand Dieu !

FAYEL.

Cette sombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître
Le jouet, à-la-fois, d'une ingrate et d'un traître...
Sans doute à mes regards elle va se montrer ?

RAYMOND.

La voici qu'on amène...

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE, *soutenue par deux écuyers qui l'amènent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE, *à Fayel.*

Au moment d'expirer,
On me rappelle encor... La haine ingénieuse,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse ?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL, *aux deux écuyers.*

Sortez.

Ils sortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE, *s'adressant à Fayel d'une voix défaillante.*

Craindriez-vous qu'un poison sans vigueur
N'eût pas à votre gré servi votre fureur ?
Votre attente, Fayel, ne sera point trahie.
Mais quoi ! peu satisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir !
Eh bien ! contentez-vous, et voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poison... *à Raymond.*
Que dit-elle ?

GABRIELLE.

Eh ! pourquoi cette feinte ?
Pensez-vous que ma fin m'inspire quelque crainte?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, et j'ai beni mon sort,
Le trépas m'attendoit... me serois-je trompée ?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus sûr, perfide, t'a frappée...
Ce n'est pas le poison que renferme ton sein.
Raymond fait un geste de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas! ciel! quel est donc mon destin?

FAYEL.

D'expier un forfait...

GABRIELLE, *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain !...
Elle se précipite à ses pieds.
Ah! seigneur, pardonnez à mon trouble...
Voyez-moi dans les pleurs, embrasser vos genoux;
Contre une infortunée armez votre courroux ;
J'ai seule mérité toute votre colère ;
Mais..mais daignez sauver..je ne puis plus me taire.

FAYEL, *la regardant avec fureur.*

Femme indigne !.. tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE, *toujours aux pieds de Fayel, et vivement.*

Seigneur, c'est le hasard qui l'a conduit ici;
Il n'étoit point instruit qu'une chaîne éternelle...
Frappez, seigneur... je suis la seule criminelle;
Sans nul espoir enfin, Couci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous disions un éternel adieu;
Je lui cachois des pleurs, qu'en secret je dévore.
Je ne le verrai plus...

FAYEL.

Tu vas le voir encore;
Lève, lève les yeux.
Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement.
Regarde : c'est ainsi
Qu'un époux outragé sait te rendre Couci.
Gabrielle se lève, et fait un cri en voyant le corps de Couci qui est dans les coulisses, couvert du manteau des croisés.

GABRIELLE.

Couci!
Elle va retomber dans le fauteuil.
Dieu! qu'ai-je vu?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as servi de guide;
C'est toi, c'est ton amour qui m'a poussé le bras;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!... contemple ma victime.

GABRIELLE, *s'abandonnant au désespoir.*
Couci! Couci n'est plus! ô désespoir! ô crime!

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, et c'est de t'adorer!

GABRIELLE, *avec tout l'emportement possible.*
Cruel! puisque de sang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue?
Que j'obtienne une mort trop long-tems attendue!
Viens déchirer ce sein qui demande tes coups;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds sacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus, le crime nous sépare;
Frappe un cœur désolé qui, rebelle à sa foi,
Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.
Ne suis que les transports du courroux qui t'enflamme,
Ose à cette victime, ose ajouter ta femme:
Elle ne connoît plus ni raison, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le soin de sa gloire, et de sa renommée;
Toute entière aux douleurs dont elle est consumée,
Pleine d'un souvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets;
Tyran, tu m'entendras te répéter sans cesse,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendresse,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems et ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,
Les traits approfondis d'une si chère image

Se graveront toujours dans mes sens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus...
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adresse,
A tes mânes sanglans je fais cette promesse,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave sa fureur...
à Fayel.
Va, je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Poursuis, poursuis; ma haine est trop justifiée,
Et de tes pleurs encor n'est point rassasiée!
Non, ce n'est point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu se borner;
Le poison n'auroit pas assouvi ma vengeance;
Va, j'ai su mieux punir l'ingrate qui m'offense;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé jusqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te réservois:
Gabrielle l'écoute, avec une curiosité mêlée d'effroi.
Dans ce sein où mon fer s'est ouvert un passage,
J'ai surpris une lettre, aliment de ma rage:
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur..

GABRIELLE.

Achève.. achève.. ô ciel! quelle terreur soudaine!

FAYEL.

Tu sors de cette table où t'appeloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

GABRIELLE *se levant à moitié.*

Eh bien !

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant..frémis..tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur !.. *avec un cri.*
Ah ! je vois tout !

Elle va vers le corps de Couci.

FAYEL, *tirant son poignard sur Gabrielle, la pousse d'un bras, et de l'autre la menaçant du même poignard.*

Tombe, et meurs sur sa cendre...

Elle tombe sur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.

SCENE XII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *écuyers, etc.*

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel, qui veulent l'empêcher d'entrer, et suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, et lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE, qu'ai-je appris ? que d'horreurs !

Il se penche sur sa fille, l'embrasse, et tâche de la soulever.

Lève-toi.

Adèle, de son côté, cherche à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle... ma fille... ouvre les yeux.. c'est moi...

à Adèle. *à Gabrielle en pleurant.*

Prêtez-moi votre main..c'est ton malheureux père.
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière...
Adèle... c'est en vain que nous la secourons !

Ils la soulèvent, et elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille!.. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

à Fayel.

Elle n'est plus! ah, barbare !...

FAYEL, *s'arrachant avec fureur son appareil.*

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond.

Le rideau s'abaisse.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

DU CHATELAIN DE FAYEL.

EXTRAIT.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

DU CHATELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel, qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maison déjà connue, puisque l'on a conservé un acte qui contient un accord passé entre Philippe-Auguste et cet Albert de Fayel pour des biens situés à Jonquières; selon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Portrait de Fayel.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laissé éclater des saillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint sombre, farouche, et s'emporta aux plus violens excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre son père, il détestoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, et qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette disposition ténébreuse de l'ame produit les célèbres criminels, au lieu que

la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre qui mène à la vertu et surtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées! bien peu de chose sépare la vertu du crime !

Fayel dominé par son affreuse misanthropie, ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi ; son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour ; tous ses emportemens se concentrent dans un seul, qui est la passion la plus enflammée ; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Le Seigneur de Vergi, une des premières maisons de Bourgogne.

Elle étoit fille de Guy de Vergi, (1) à qui l'on avoit donné le surnom de Preux ; c'étoit un des premiers barons de Bourgogne ; les papes Eugène III, et Anastase IV, avoient imploré son assistance et sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les comtes de Nevers; ses an-

(1) Cette maison tiroit son origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Ce seigneur de Vergi fut surnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux*. J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi, dans la suite, accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

cêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, et par leur mérite personnel ; ils sortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs Français. Le seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergi ; il eut recours à Philippe-Auguste, qui embrassa sa défense ; Vergi rentra dans ses possessions, à condition qu'il en feroit hommage à nos souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France ; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe ; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine, que tous les courtisans se disputèrent l'honneur de lui offrir leur main; on ne sait trop comment Fayel obtint la préférence.

Portrait de Gabrielle de Vergi.

Raoul de Couci (1), pour les graces autant

Portrait de Raoul de Couci.

(1) Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux de Couci, seigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux prémontrés ainsi qu'à l'abbaye de Foigny. Il y eût un seigneur de Couci qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de Couci, en latin *Rodolphus* ; c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, etc. comme on dit, seigneur de Couci, etc.

que pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eût dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agrémens, en vertus ! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, père de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois, et surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle et Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimèrent, et gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'alarmer : mais la jalousie a d'autres yeux que la raison et la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la rivière d'Oise, l'un vers Compiègne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la rivière d'Oise. Ce jeune

seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat et fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfère la fleur des arts d'agrément aux épines de la science et de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard (1). Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, et qu'ils parvinrent

Couci, l'égal d'Abeilard pour ses chansons.

---

(1) On a des vers de Raoul de Couci que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138 ; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

« Jupiter qui le monde reigle;
» Cummande et établit à reigle,
» Que chacun pense d'être à ayse,
» Et sist scet chose qui lui plaise
. . . . . .
» Et afin que tous s'ensuivissent,
» Et qu'à ses œuvres se prennissent,
» Exemples de vivre faisoit
» A son corps ce qui lui plaisoit, etc.

Voici encore d'autres vers de Couci partant pour la Terre-Sainte.

» Se mes corps va servir notre seigneur,
» Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
» Pot li m'envois soupirant en Surie.

jusqu'à Fayel, qui, dans les amusemens les plus indifférens, soupçonnoit des liaisons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejeté les douceurs d'un commerce séduisant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de sécurité que le devoir paroissoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu du moins se dissimuler qu'il n'est point de légère démarche pour une femme qui n'est plus maitresse de son cœur, et qui est liée par un engagement sacré dont la fin n'est souvent que le terme de la vie. L'épouse de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une espèce de tombeau, loin de toute société, exposée aux fureurs outrageantes d'un mari qui aimoit comme les autres hommes haïssent. Couci vint à savoir tous les mauvais traitemens qu'elle essuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cause, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle subissoit une aussi rigoureuse captivité; il aimoit, et il connoissoit toute la délicatesse, tous les sacrifices dont est susceptible le véritable amour; il résolut de s'immoler plutôt cent fois que de coûter une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chère; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

On connoît le grand ressort de ces tems, qui produisit tant d'effets singuliers, et en même tems si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siècle, ne s'étoit point ralentie ; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre, n'avoit pu affoiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait et pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées : il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli, et Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit succombé au chagrin : Henri, roi d'Angleterre, en fut pénétré de douleur ; Philippe-Auguste conçut, quelques années après, le dessein de venger la chrétienté ; il fit donc proclamer une nouvelle croisade ; le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Français ; ces deux princes suspendirent leurs démêlés particuliers, et se réunirent pour aller combattre les infidèles. Ptolémaï, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port considérable, également nécessaire, et aux chrétiens pour conserver les places qui leur appartenoient encore, et à leurs

Nouvelle croisade.

ennemis pour assurer la communication de l'Egypte avec la Syrie, il y avoit près de deux années que Lusignan en faisoit le blocus, et qu'il se consumoit en efforts, jusqu'alors peu favorisés de la fortune ; ce fut par la prise de ce port que les deux rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci part pour la Terre-Sainte, après avoir écrit à Gabrielle.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes ; et où il lui rappeloit tous les détails de sa passion également innocente et malheureuse ; il s'arracha ensuite de son château, et courut accompagner son maître à sa nouvelle expédition.

Le siège d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci, il aimoit toujours Gabrielle avec transport, et la voyoit dans les bras d'un autre ; l'espérance même qui est la dernière ressource des infortunés ne pouvoit lui en imposer ; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit ; il fit des prodiges de bravoure ; enfin au moment que la place alloit se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier, et toute la résignation du chrétien ; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires, et de pourvoir

Couci est blessé à mort au siège d'Acre.

même à sa sépulture (1). Quand il eut satisfait à ces devoirs, il ne s'occupa plus que de son amour et de celle qui en étoit l'objet; il chargea son écuyer que quelques historiens appellent Beaudilier, et d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel; cet écrit renfermoit les sentimens de l'amour le plus vertueux : Couci disoit à sa maitresse qu'il mouroit content, puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle; il prenoit le ciel à témoin que sa tendresse avoit toujours été aussi pure que vive; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils sentimens n'offensoient ni la vertu ni la religion; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vouloir bien conserver le don que son écuyer lui remettroit de sa part, et d'accepter l'hommage de ses derniers soupirs.

Nouvelle lettre qu'il écrit à sa maitresse.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux et de perles, présent qu'il avoit reçu de Gabrielle, et qu'il lui renvoyoit. Il n'en resta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur sort : il fit promettre à son écuyer qu'aussitôt qu'il auroit rendu l'ame, son cœur seroit embaumé, renfermé dans une boîte d'or et porté à sa maîtresse; l'écuyer jura de remplir ses volontés; son maître, qui comptoit sur

Couci renvoie à Gabrielle un cordon de cheveux et de perles dont elle lui avoit fait présent, et il ordonne à son écuyer de lui porter son cœur.

(1) Il ordonna qu'on transportât son corps à l'abbaye de Foigny.

sa parole, se tourna entièrement vers Dieu, et mourut dans les sentimens de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractère parfait de nos anciens chevaliers qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs dames*, et qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des lois de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci, il se mit en chemin, chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer et d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amans, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connoissoit, et sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance : Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, et du cœur, et poignarde lui-même de sa propre main le fidèle serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentimens de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, et aussitôt il médite une

[L'écuyer rencontré et tué par Fayel qui se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, et du cœur.

vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples ; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci, et qu'il soit mêlé avec d'autres viandes, le mets est présenté à la dame de Fayel, qui, contre sa coutume, mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci et les emportemens continuels de son mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table, que son bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi : cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir ; je n'en suis pas étonné, s'écrie le barbare, tu as mangé le cœur de Couci ; il est dans le tien : ces mots sont une énigme pour Gabrielle : il lui présente la lettre, le cordon de cheveux, etc. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse dont la naïveté est pleine de sentiment. « Il est vrai, monsieur, que » j'ai beaucoup aimé ce Couci, qui méritoit de » l'être, puisqu'il n'y en eut jamais de plus gé- » néreux, et puisque j'ai mangé d'une viande si » noble, et que mon estomac est le tombeau » d'une chose si précieuse, je me garderai bien » d'en mêler d'autres avec celle-là ».

Le barbare Fayel fait servir ce cœur haché avec d'autres viandes à Gabrielle.

Fayel apprend à sa femme qu'elle a mangé le cœur de son amant. Réponse de cette infortunée.

Mort de Gabrielle.

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans son appartement, refusa obstinément toute espèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, et fut trouvée étendue sur la terre, et morte dans les sanglots et dans les larmes.

Ecrivains qui citent cette anecdote que d'autres rejettent.

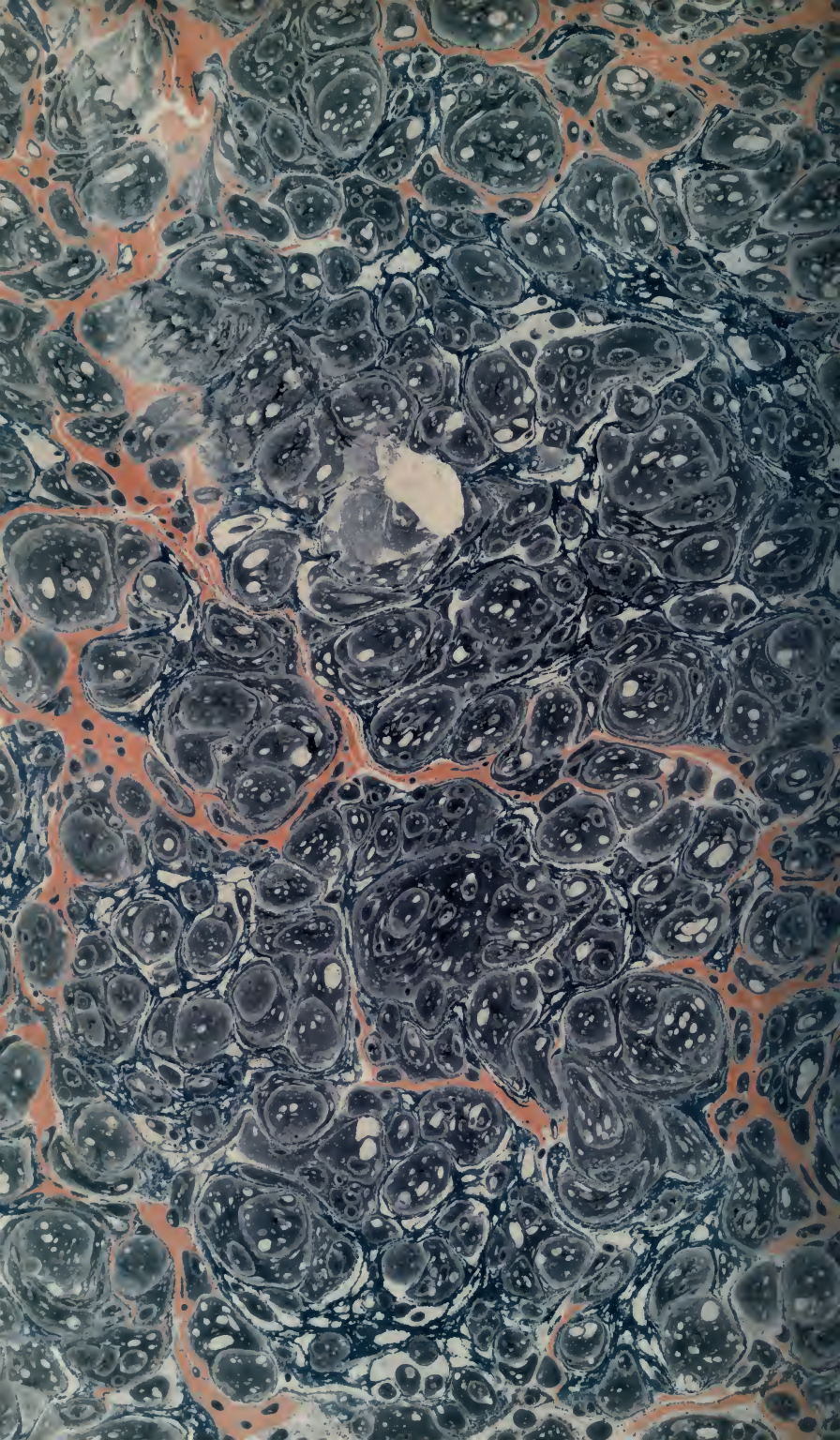
La Croix du Maine (1), le président Fauchet, Mlle de Lussan, ont consacré dans leurs ouvrages, cette histoire à la fois si touchante et si horrible; Mlle de Lussan sur-tout lui a prêté les graces attendrissantes du roman; si elle eût eu quelque idée du *genre sombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jetant tout l'intérêt qui résulte du pathétique et terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Duchesne, dans son histoire de la maison de Couci, n'en fait

---

(1) Je ne connoissois pas ces écrivains, quand je conçus le dessein de faire une tragédie du sujet de Fayel; j'étois fort jeune; la romance si attendrissante de Gabrielle de Vergi, me tomba entre les mains: c'est donc à ce petit ouvrage que je suis redevable de l'impression qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me justifierai pas sur les altérations de la vérité, sur les anacronismes; je l'ai déjà dit, ce n'est pas une histoire que j'ai eu le projet de composer, c'est une tragédie: heureux si l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

aucune mention. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'elle est très-vraisemblable, graces aux excès monstrueux de barbarie, où se laissoit emporter une foule de petits despotes subalternes qui désoloient la France; il y en a eu qui, pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, et les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets et les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées, et subdivisées. Connoissons bien notre bonheur, et n'allons pas demander au ciel une autre législation.



PQ
1954
A7
1803
t.11

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY